

Le Gaulois. 17/02/1883.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[Cliquez ici pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

Adressez tout ce qui concerne la rédaction du Supplément à M. ROBERT ESTIENNE, 9, boulevard des Italiens, 9.

Adressez tout ce qui concerne la rédaction du Supplément à M. ROBERT ESTIENNE, 9, boulevard des Italiens, 9.

ABONNEMENTS SPÉCIAUX pour le Supplément Littéraire : Trois mois, 2 f. 50. — Six mois, 5 f. — Un an, 10 f.

Ce Supplément est entièrement gratuit pour les Abonnés et les Achetés au N°.

Le SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE paraît le Samedi matin à Paris. Il se trouve le Dimanche dans tous les Départements.

ABONNEMENTS SPÉCIAUX pour le Supplément Littéraire : Trois mois, 2 f. 50. — Six mois, 5 f. — Un an, 10 f.

Le Gaulois

SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

SOMMAIRE

RICHARD WAGNER: Judith Gautier, Wagner et les Wagneriens; J. Janus. LA-MACHINE A GLOIRE: Conte de Villiers de l'Isle Adam. LA VENUE DE M. JO. Sully-Prudhomme. LES CHEVAUX DES ANTIQUES: Ernest d'Hervilly. L'IDÔT: Paria Korigan. UNE ÉPHEMÉRE PAR SEMAINE. — LA PRISE DE NAPLES: Paul Louis Courrier. L'ÉTRANGER. — AUTRICHE-HONGRIE. — CANADA. — ÉTATS-UNIS. — INDE. — RUSSIE. LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE. — MES LECTURES. — LES LIVRES: Robert Estienne.

RICHARD WAGNER

Richard Wagner est mort. Nous n'avons pas à juger ici l'œuvre du maître, ni à prendre parti pour ou contre cet illustre mort. Il nous a paru intéressant, au lieu d'articles d'esthétique et de critique, de rassembler ici des souvenirs intimes sur le musicien de Parsifal. Madame Judith Gautier, qui l'a bien connu, nous dira donc quel il était chez lui, et nous montrera Wagner intime.

UNE LETTRE DE WAGNER

Ce fut le hasard qui mit un jour entre mes mains la partition de *Waisseau-Fantôme*. Ma maîtresse de piano, qui louait de la musique chez Flaxland, avait pris ce volume sans savoir ce que c'était, avec d'autres morceaux; elle me le laissa jusqu'à la prochaine leçon, parce qu'il l'embarrassait.

J'espérais et j'attendais une réponse avec une angoisse extrême. Viendrait-elle? Je ne pouvais pas le croire, et pourtant je ne pensais qu'à cela. Je n'en dormais plus, et le matin j'avais un serrement de cœur de ce que le courrier n'apportait rien. Un jour, cependant, je vis la timbre de Lucerne sur une enveloppe et une écriture inconnue que je reconnus immédiatement.

« Madama, il est impossible que vous ayez. Le monde d'opéra de l'impression, ton chant et bienfaisante que votre lettre et vos beaux articles ont dû produire sur moi; soyez-en remerciée, et permettez-moi de vous compter parmi ce mince nombre de vrais amis dont la sympathie clairvoyante fait ma seule gloire.

« Je n'ai rien à corriger dans vos articles, rien à vous recommander. Seulement je me suis aperçu que vous ne connaissez pas encore de près les *Maîtres-Chanteurs*. »

« La lettre se terminait ainsi : « Pardonnez-moi, Madama, si j'ai osé compléter, — surtout à l'aide de mon mauvais français! — votre connaissance d'ailleurs si profonde et si aimable de ma musique, par laquelle vous m'avez vraiment étonné et touché. »

« J'ai probablement à Paris dans peu de temps, peut-être encore cet hiver, et je me réjouis d'avance de vous aller voir, de vous serrer la main et de vous dire de vive voix quel bien vous m'avez fait de votre lettre et de votre envoi. »

sur Wagner. On racontait, entre autres choses, qu'il avait chez lui un sérail composé de femmes de tous pays et de toutes couleurs dans des costumes magnifiques; mais que nul visiteur ne franchissait le seuil de sa demeure.

MADAMA.

« Je suis à Lucerne et je n'ai pas besoin de vous dire combien je serai heureux de vous voir. Je voudrais seulement que vous priiez de prolonger un peu votre séjour à Lucerne, pour que la joie que vous m'accordez ne soit pas trop vite évanouie. »

PREMIÈRE ENTREVUE

Ce fut par une superbe après-midi du mois de juillet 1869 que j'arrivai à Lucerne. Je regardais par la portière du wagon, en entrant en gare, lorsque tout à coup sur le quai j'aperçus Wagner. Il ne ressemblait nullement aux détestables photographies que j'avais vues. Je n'aurais pas dépendant à le reconnaître et je courus à lui.

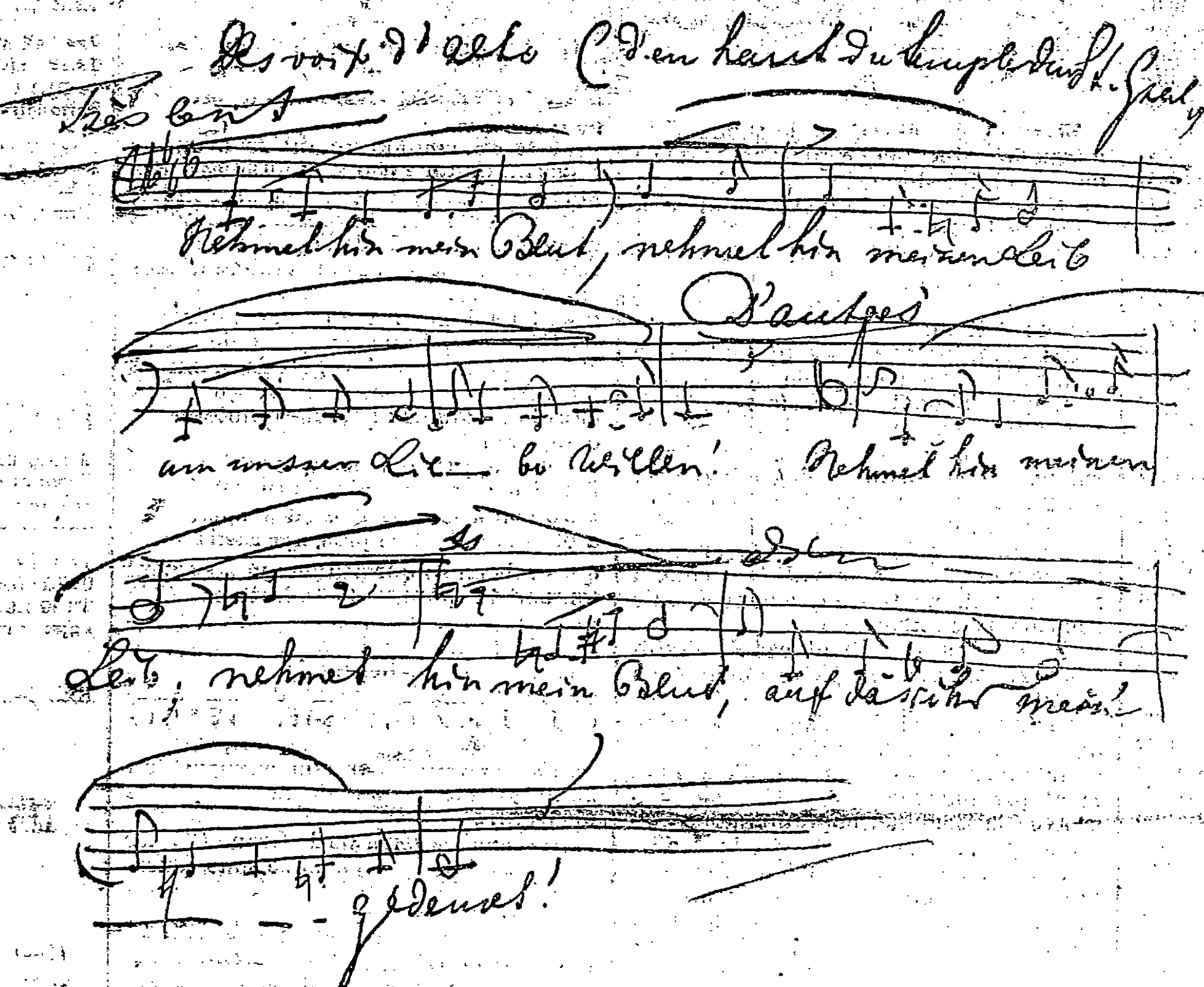
WAGNER-CHEZ LUI

Au coucher du soleil, j'abordai à *Tribschen*, à ce coin de terre-béné, où j'ai passé depuis de si charmantes heures. C'était une sorte de promontoire, très pittoresque, qui s'avancait dans le lac; il n'y avait ni grille, ni porte; le jardin n'avait pas de limite marquée et se prolongeait, à l'infini, sur les montagnes voisines. La maison était très simple, extérieurement, grise avec un toit de tuiles sombres; mais, dans l'intérieur d'un arrangement plein de goût et de élégance, on sentait la main d'une femme.

A LUCERNE

Il n'y avait qu'une chose à faire, aller à Lucerne, mais comment serait-on reçu? De fantastiques légendes couraient

AUTOGRAPHE DE RICHARD WAGNER



PARSIFAL. (Fin du 1^{er} acte.)

neur d'être bientôt considérée comme une amie. Quand les esprits sont d'accord, les cœurs s'entendent bien, et mon affection pour mes hôtes égala bientôt l'admiration que m'avait inspirée l'artiste.

Il n'y avait de vrai dans tous les renseignements que l'on m'avait donnés sur la vie intime de Wagner, que le grand chien noir. Rus était un beau Terre-Teuve, très doux, très pacifique, qui venait souvent me voir, tout seul, à l'hôtel du Lac.

Peu de visiteurs franchissaient le seuil de la maison du maître; il ne connaissait personne à Lucerne, et cette tranquillité était favorable à son travail; je le voyais donc absolument en famille dans toute la simplicité de sa vie et je pus me faire une idée exacte de son caractère.

« Je qui m'avait le plus frappé, au premier abord, dans cette tête puissante et volontaire, après l'état extraordinaire des prunelles et l'intensité du regard, c'était l'expression d'infinie bonté qui flottait sur les lèvres et qu'aucun de ses portraits ne laissait soupçonner.

Cette bonté quasi divine, je la voyais rayonner de lui à toute minute; elle était visible dans l'adoration qu'il inspirait, non seulement à sa famille, mais à tous ceux qui l'entouraient; le personnel de son petit domaine abusait même de cette mansuétude: il s'augmentait peu à peu de toutes sortes de parents plus ou moins proches, qui, venus en visite, ne s'en allaient plus.

« Je lui demandai un jour s'il avait quelque projet sur l'avenir de ses fils, alors nouveau-né. « J'ai l'ambition, d'abord, me dit-il, de lui assurer un très modeste revenu qui le rende indépendant, afin qu'il soit à l'abri de ces tracasseries misérables dont j'ai si cruellement souffert; puis, je veux qu'il sache un peu de chirurgie, assez pour pouvoir porter secours à un blessé, faire un premier pansement. J'ai été si souvent désolé de mon impuissance, quand un accident se produisait devant moi, que je veux ainsi lui éviter cette peine-là, en dehors de cela, je le laisserai tout à fait libre. »

Madame Wagner me raconta que la composition des *Maîtres-Chanteurs* avait été arrêtée pendant de longs mois, par le fait d'un misérable chien errant malade et abandonné, que Wagner, alors à Zurich, avait recueilli et tâché de guérir. Le chien lui avait fait une mauvaise morsure à la main droite et la plaie était devenue assez douloureuse pour l'empêcher absolument d'écrire. On ne peut pas dicter de la musique; il était donc réduit à l'inaction qui surmette sa patience à une terrible épreuve; le chien n'en fut pas moins bien soigné.

A BAYREUTH

Je terminerai ces quelques pages, écrites au courant du souvenir, par la relation de ma dernière visite au maître, recopiée sur mon carnet de voyage.

Bayreuth, 29 septembre 1881.

C'est avec un bien vif battement de cœur que nous franchissons de nouveau le seuil de cette demeure qui, en dépit de l'accueil cordial qui nous y est fait tou-

jours, reste pour nous un lieu sacré, quelque chose comme le saint des saints où l'on ne pénètre pas sans une certaine crainte pieuse.

Toute la famille est réunie au salon qu'égayé un rayon de soleil. Liszt, qui est venu passer quelques semaines au milieu de ses petits-enfants, est superbe avec ses longs cheveux blancs, ses sourcils en broussaille, sous lesquels brillent des yeux de lion. Mon filleul est grand et déjà, il a un front énorme et des yeux bleus d'une douceur exquis.

Le maître remonte du jardin. Toujours le même! rajoué plutôt! Vraiment les immortels défient le temps.

Il nous accueille avec cette effusion attendrie que lui inspirent ceux de ses fidèles dont il se sent parfaitement aimé; car il n'a rien, lui, de l'impassibilité égoïste qui atteint si souvent les grands hommes arrivés à un certain degré de gloire.

Nous passons à la salle à manger. Le maître est maintenant d'une gaieté pleine de verve, il s'exprime en français avec un peu de difficulté, ce qui ne l'empêche pas de manier toujours le jeu de mots comme personne.

Il nous parle de son voyage à Naples et à Venise, du plaisir que lui a causé l'Italie, et nous devinons bientôt en lui une nostalgie du soleil et des horizons nouveaux; il pense à la Grèce, au Bosphore, à l'Inde.

Judith Gautier. Extrait de Richard Wagner. (Charvaz frères, éditeurs.)

WAGNER ET LES WAGNERIENS

Munich, lundi 15 septembre 1881.

Depuis deux ou trois ans, il n'est plus extraordinaire d'aller à Munich entendre un opéra de Wagner. Chaque année, le nombre des voyageurs va s'augmentant. Le maître d'hôtel m'a dit en arrivant: « Nous avons cette année, monsieur, une liste d'étrangers bien agréable. » Ici, tout étranger qui ne donne pas ses qualités est inscrit avec cette mention: *Herr professor*. Je suis *professor* pour l'instant et me sens fort honoré de ce nouveau titre.

On se trouve ici en grande compagnie. De graves magistrats, des élèves de l'École polytechnique, de l'École Normale, du Conservatoire et même des prix de Rome. Madame de Poilly, sera ici le 15, pour la seconde série des représentations. Dami! si le public ordinaire des premières s'en mêle, je ne sais pas où l'on s'arrêtera.

On annonce aussi l'arrivée du docteur Blanche qui, paraît-il, vient, comme aliéniste, étudier l'effet de la musique de Wagner sur les cerveaux français. L'opinion du docteur Blanche est que tout le monde est fou, et qu'il n'y a que des degrés. L'art est aussi une manière de folie qui mérite d'être étudiée.

C'est M. Saint-Saëns (qui qu'il en ait pensé depuis) qui au mois de juin 1870, a commencé ce long pèlerinage vers le théâtre de Munich, vers *Lohengrin*, *Tristan et Isolde* et les *Maîtres-chanteurs*.

A part la vieille Pinacothèque où sont les plus beaux Rambrandt du monde et le Musée National (un musée de Cluny plus vaste et plus complet), il n'y a guère que le Théâtre-Royal qui puisse retenir un étranger dans la capitale de la catholique Bavière, malgré le bon vouloir aimable et la douceur un peu pesante de ses habitants.

Ici, toute la vie active et intellectuelle se porte à l'Opéra, où trois ou quatre fois par an, Richard Wagner règne en maître. L'affiche est perpétuellement renouvelée. Il n'est point permis de donner trois fois la même représentation dans

l'année. Le répertoire courant est de cinquante-trois opéras de tous styles et de toute valeur. Le goût allemand supporte avec la même jouissance toute espèce de musique. Il en est un peu de même de leur cuisine, où leurs rôtis sont mêlés de salade, de sauces et de confitures. J'étonnerais bien des Français si je leur disais que la plupart des Allemands aiment avec la même ferveur Auber et Wagner.

Le théâtre est un grand monument carré. Un fronton grec et huit colonnes corinthiennes. Il peut contenir deux mille trois cents spectateurs. Il est fort bien aménagé. Un grand vestibule, où se tient un portier à hallebarde, vêtu de bleu et salonné d'argent. La loge du ténor est le fond de la salle. Elle est meublée modestement de chaises Empire et de tentures rouges.

On vient au théâtre très simplement mis. Les femmes viennent en cheveux ou en tresses, pour la plupart, comme des femmes de chambre d'honnête maison. Des robes grises de linon, des gants de fil, de petits bouillons blancs au col et aux manches, des cravates de pensionnaires, des cheveux noués ou même pendants, des rubans de velours noirs en couronne ou en pointe, des peignes d'écaillés, des cailloux du Rhin aux oreilles, et beaucoup de corail tourné en feuilles d'arbres, en rameaux ou en croix, quelquefois une rose

ou les visages honnêtes, un peu roses et tranquilles. Parfois, de longues jeunes filles, d'une beauté douce et fraîche et très agréable à regarder.

LES ACTEURS

Hermann Lévy obtient tout ce qu'il souhaite des acteurs dociles et des musiciens consciencieux. Tout l'occupé à la fois: la moindre nuance, le moindre détail de mise en scène. Je l'ai vu un soir dans la *Valkyrie*, d'un petit geste discret, faire redresser à madame Vogl un pli disgracieux de sa tunique dotante. Nul mieux que lui ne poursuit de Peil et du bâton les chanteurs en action. Car ici les choristes ne chantent point en rang d'oignons devant les spectateurs. Chaque choriste joue et se promène et cette foule s'emmêle et se démêle dans un désordre très bien ordonné.

Quant aux acteurs, ils jouent avec une grande sincérité et mettent une action passionnée à ce qu'ils jouent. Ils gagnent en force ce qu'ils perdent en grâce. Ce qui ne va pas mal à leur taille énorme. — Des acteurs de bas-relief au pied de l'Arc-de-Triomphe lourds et puissants.

M. et Madame Vogl, Kindermann et Mademoiselle Weckerlin sont admirables en ce genre. Kindermann est superbe. Il a soixante-quinze ans. Il a pu très bien assister à la bataille de Hanau en 1813.

Je ne crois pas, néanmoins, que leur façon de chanter puisse plaire en France. Ce sont d'autres méthodes et ils sacrifient le chant à la déclamation. C'est du grand art tout de même. On serait étonné de l'accent qu'ils donnent aux paroles. Il faut avant tout faire valoir en Wagner le poète et le musicien.

C'est qu'ici tout le monde est possédé de cet homme.

(1) Je ne puis donner ici tout le détail du système de M. Stelhe, mais il a été exposé tout au long dans le *Journal des Pompiers*, du mois d'octobre 1880, qui paraît à Munich. Ce système mériterait d'être étudié par le préfet de police et appliqué à nos théâtres d'une manière uniforme.

Il y a, à Munich, plus de cinq cents jeunes filles qui sont baptisées sous le nom d'Elisa. J'ai vu, debout, en plâtre, dans le vestibule de l'hôtel, Tannhäuser et sa lyre, Tristan et sa coupe. Bien loin dans la montagne il est, un auberge à l'enseigne *des Folies-Bergères*. Au *Nickel* (les *Folies-Bergères* de Munich), où l'on soupe pendant la représentation, il y a des cygnes au plafond, des colonnes peintes de la toile de fond. En pays Badois, j'ai vu sur des assiettes de table d'hôte, les serviettes pliées en forme de cygne, les ailes de linge flasques et le bec aplati en souvenir du cygne de Lohengrin.

Ici, les gamins dans les rues ne jouent point au fusil, ils traînent avec eux des boucliers et des piques commes les héros des *Nibelungen*.

LES CHEVALIERS DU SAINT-GRAAL

Wagner tient tout un peuple. Il a aussi les fanatiques — qui comme on m'a dit ici gravement: « compromettent la cause! »

Car je veux ici parler de l'association des chevaliers du Saint-Graal, une sorte de franc-maçonnerie wagnérienne, des plus sérieuses et des plus ridicules.

Le but de l'association est de répandre la musique du maître *per fas et nefas*.

Les initiés s'y emploient avec une ferveur mystérieuse.

Ils se rassemblent dans des salles de brasseries spéciales et posent aux candidats quarante questions auxquelles Wagner lui-même ne ferait que de piètres réponses.

Ecoutez: — Salut, roi Mars! — Bonjour héros qui ignore la peur. On se salue ainsi et l'interrogatoire commence.

— Pourquoi Siegfried a-t-il mouillé sa bouche à la plaie du dragon? — C'est afin de comprendre ce que disent les oiseaux des bois.

Puis l'initié émet quelques sons. Le candidat répond aussitôt: — Déduction thématique du coup d'œil de Preia à travers l'Or dans la quatrième scène du *Rheingold*.

Puis c'est l'accord du Philre, — la quinte du Casque enchanté (sans héroe) — la plaie de la jambe. — La seconde mineure des susceptibilités de Beckmesser, — l'accord arpeggé de l'Épée — les Cheveux d'or de l'humanité souffrante — le son bouché du soufflet rituel de compagnonnage. — La quinte juste du Géant et la quinte diminuée du Géant devenu Dragon — et tout le symbolisme surchargé des drames lyriques du « maître » — Au maître!

Et ils lèvent la séance en montant leur verre jusqu'à leur front, avec une gravité comique. Et cette fois ce n'est plus la bière, mais le vin qu'il faut boire.

Un initié s'étouffant un jour jusqu'à fredonner un motif de Brahms. Il fut poussé dehors par les épaules.

On est en train de fonder une religion. Quoique ces folies soient assez naïves et que les dévots soient bien fatigués, il est certain qu'un homme qui agit autour de lui tant de fêtes et qui tourne un peuple à ses fantaisies mérite qu'on y prenne garde. Et l'on comprend ici qu'un Allemand raisonnable et intelligent ait pu me dire avec émotion:

« Je ne sais pas ce que nous deviendrons sans cet homme-là. L'homme me paraît insupportable et d'une outrecuidance égale à son génie. »

WAGNER A PARIS

Je ne crois pas que ses opéras soient de sitôt joués à Paris. Bien que, entre nous, notre curiosité soit capable un jour de l'emporter sur notre patriotisme.

Aux raisons morales ou artistiques qui empêchent de jouer Wagner en France, viennent s'ajouter les raisons matérielles. Une même pièce a chez nous cinquante, cent, deux cents représentations. L'affiche se renouvelle rarement parce qu'il y a deux millions d'habitants à Paris, et un public nombreux qui aime longtemps la même représentation.

Nos musiciens ont déjà grand-peine à se faufiler dans le répertoire ordinaire de nos scènes lyriques. Il y a encombrement. *Jean de Nivelle* a eu plus de cent représentations. Et que deviendrait pendant ce temps M. Guiraud, et M. Widor, et M. Massenet? On joue toujours *Faust*, que voit devenir M. Saint-Saëns et le *Mahomet* de M. Vaucorbeil (qui, paraît-il, va être joué malgré le cahier des charges).

Nos musiciens s'étouffent. Les théâtres ne sont point élastiques pourtant. Il y a trop de consommateurs pour le même objet. Comment y aurait-il place pour Wagner, quand tous nos jeunes musiciens attendent le bâillon sur la bouche?

Il y a là des impossibilités sérieuses et une gêne évidente.

Sans compter que tous nos compositeurs tiennent la critique musicale dans les journaux. M. Reyher avec *Debats*, M. Jondrières à la *Liberté*, MM. Widor et Saint-Saëns je ne sais plus où — et il ferait beau voir le grand-intrus-entrer chez eux!

Je ne vois qu'un moyen de remédier aux choses, faire un nouveau théâtre et trouver un directeur qui tente le coup et de nouvelles aventures. On parle du théâtre du Château-d'Eau. Il est facile encore de trouver le théâtre, le chef d'orchestre, les chanteurs, les musiciens et l'argent. Trouverai-ou un public? A Paris, tout arrive. Heureusement.

LA MACHINE A GLOIRE

S. G. D. G.

La pièce de M. Villiers de l'Isle-Adam, le Nouveau Monde, est représentée ce soir, pour la première fois, au théâtre des Nations. On ne connaît point encore M. Villiers de l'Isle-Adam, comme auteur dramatique, mais il y a longtemps que les lettres l'apprécient, ainsi qu'il convient, ses contes et ses romans. Il a un talent singulier, mêlé de lyrisme et d'ironie, et qui, visiblement, procède d'Edgar Poe. Nous donnons la nouvelle suivante, comme spécimen de sa curieuse manière.

A Monsieur Stéphane Mallarmé.

« Sic itur ad astra... »

Quels chuchotements de toutes parts !... Quelle animation, mêlée d'une sorte de contrainte, sur les visages ! — De quoi s'agit-il ?

Il s'agit... ah ! d'une nouvelle sans pareille dans les annales récentes de l'humanité.

Il s'agit de la prodigieuse invention du baron Bottom, de l'ingénieur Bathybius Bottom !

La Postérité se signera devant ce nom (déjà illustre de l'autre côté des mers), comme au nom du docteur Grave et de quelques autres inventeurs, véritables apôtres de l'Utile. Qu'on juge si nous exagérons le tribut d'admiration, de stupeur et de gratitude qui lui est dû ! Le rendement de sa machine, c'est la Gloire ! Elle produit de la gloire comme un rosier des roses ! — L'appareil de l'éminent physicien fabrique la Gloire.

Elle en fournit. Elle en fait naître, d'une façon organique et inévitable. Elle vous en couvre ! n'en voulez-vous pas avoir ? On veut s'enfuir, et cela vous poursuit.

Bref ! la Machine-Bottom est, spécialement, destinée à satisfaire ces personnes de l'un ou de l'autre sexe, dites Autours dramatiques, qui, privées à leur naissance (par une fatalité inconcevable) de cette faculté, désormais insignifiante, que les derniers littérateurs s'obstinent encore à flétrir du nom de Génie, sont néanmoins jalouses de se offrir, contre espèces, les mythes d'un Shakespeare, les acanthes d'un Scribe, les palmes d'un Goethe et les lauriers d'un Molière. Quel homme, té Bottom !

L'humanité (il faut l'avouer) antérieurement à l'absolue découverte du baron, avait, même, déjà trouvé quelque chose d'approchant ; mais c'était un moyen terme à l'état rudimentaire et désirable : c'était l'enfance de l'art ! le balbutiement ! — Ce moyen terme était ce qu'on appelle encore de nos jours, en termes de théâtre, la « Claque ».

En effet, la Claque est une machine faite avec l'humanité, et, par conséquent, perfectionnée. Toute gloire à sa claque, c'est-à-dire son ombre, son côté de supercherie, de mécanisme et de néant (car le Néant est l'origine de toutes choses), que l'on pourrait nommer, en général, l'entre-gai, l'intrigue, le savoir-faire, la Réclame.

La Claque théâtrale n'en est qu'une subdivision. Et lorsque l'illustre chef de service du théâtre de la Porte-Saint-Martin, le jour d'une première représentation, a dit à son directeur inquiet : « Tant qu'il restera dans la salle un de ces crédules de payants, je ne réponds de rien ! » il a prouvé qu'il comprenait la confection de la Gloire ! — Il a prononcé des paroles véritablement immortelles ! Et sa phrase frappe comme un trait de lumière.

O miracle !... C'est sur la Claque, — c'est sur elle, disons-nous, et pas sur autre chose, — que Bottom a puissamment abaissé son coup d'aigle ! Car le véritable grand homme n'exclut rien : il se sert de tout en dépassant le reste.

Qui ? le baron l'a régénérée, sinon innovée, et il la fera, enfin, sanctionner, pour nous couvrir de l'expression même des journaux.

Qui donc, surtout parmi le gros du public, a pénétré les mystères, les ressources infinies, les abîmes d'ingénierie de ce Profès, de cette hydro, de ce Bitarade qu'on appelle la Claque ?

Il est des personnes qui, avec le secours de la sursuffisance, pourraient trouver à propos de nous objecter que : 1° la Claque dégoûte les auteurs ; 2° qu'elle annule le public ; 3° qu'elle tombe en désuétude. — Nous allons, simplement, leur prouver, à l'instant même, que, si elles nous disent des choses pareilles, elles auront trouvé une occasion de se faire qu'elles ne retrouveront peut-être jamais.

1° Un auteur dégoûté de la Claque ?... D'abord, où est-il cet homme-là ? Comme si chaque auteur, le jour, d'une première représentation, ne renforçait pas encore la Claque avec ses amis, autant qu'il le peut, en leur recommandant de « soigner le succès », c'est-à-dire, en un langage plus correct, de « protéger l'œuvre », de « faire valoir le mérite de l'œuvre », de « soutenir le mérite de l'œuvre », de « soutenir le mérite de l'œuvre ».

2° Le Public ennuyé de la Claque ?... Qui, et de bien d'autres choses qu'il supporte, cependant ! N'est-il pas destiné au perpétuel ennui de tout et de lui-même ? La preuve en est sa présence même au Théâtre. Il n'est là que pour tâcher de se distraire, le malheureux ! Et pour essayer de se fuir lui-même ! De sorte que dire cela, c'est, au fond, ne rien dire. Qu'est-ce que cela fait à la Claque que le Public en soit ennuyé ? Il la supporte, la stipendie et se persuade qu'elle est nécessaire, « au moins, pour les comédiens ». Passons.

3° La Claque est tombée en désuétude ? — Simple question : Quand donc fut-elle jamais plus florissante ? — Faut-il forcer le rire ? Aux passages, qui veulent être spirituels et qui vont faire long feu, on attend, tout à coup, dans la salle, le petit sursourire d'un rire étouffé et contenu, comme celui qui contracte un diaphragme surchargé par l'ivresse d'une impression comique irrésistible. Ce petit bruit suffit, parfois, pour faire partir toute une salle. C'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Elle comble ou ne vient pas avoir ; pour rien, ni s'être laissé « entraîner » par personne, on avoue que la pièce est drôle et qu'on s'y

est amusé : ce qui est tout. Le monsieur qui a fait ce bruit coûte à peine un napoléon. — (La Claque.)

En finissons-nous jamais, si nous voulons examiner toutes les ressources d'une Claque bien organisée ? — Mentions-nous, toutefois, pour les dites « corsees » et les drames à émotions, les Cris de femmes effrayées, les Sanglots étouffés, les Vraies Larmes communicatives, les Petits Rires brusqués, et aussitôt contenus, du spectateur qui comprend après les autres (un couple de six livres) — les Grincements de tabatières aux généreuses profondeurs desquelles l'homme ému a recours, les Hurlements, Suffocations, Bis, Rappels, Larmes silencieuses, Menaces, Rappels avec Hurlements en sus, Marques d'approbation, Opinions émises, Couronnes, Principes, Convictions, Tendance morales, Attaques d'épilepsie, Accouchements, Soufflets, Suicides, Bruits de discussions (l'Art pour l'Art, la Forme et l'Idée), etc., etc. Arrêtons-nous. Le spectateur finirait par s'imaginer qu'il fait, lui-même, partie de la Claque, à son insu (ce qui est, d'ailleurs, l'absolue et incontestable vérité) ; mais il est bon de laisser un doute en son esprit à cet égard.

Le dernier mot de l'Art est proféré lorsque la Claque en personne crie : « A bas la Claque !... » puis finit par avoir l'air d'être entraînée elle-même et applaudit à la fin de la pièce, comme si elle était le Public réel, et comme si les rôles étaient intervertis ; c'est elle, alors, qui tempère les exaltations trop fougueuses et fait des restrictions.

Statue vivante, assise, en pleine lumière, au milieu du public, la Claque est la constatation officielle, le symbole avoué de l'incapacité ou se trouve la foule de discerner, par elle-même, la valeur de ce qu'elle entend. Bref, la Claque est, à la Gloire dramatique, ce que les Pleureuses étaient à la Douleur.

Maintenant, c'est le cas de s'écrier, avec le magicien des Mille et une nuits : « Qui veut changer les vieilles lampes pour des névroses ! Il s'agit d'en trouver une machine qui fut à la Claque ce que le chemin de fer est au coche et préservât la Gloire dramatique de ces conditions de versatilité et d'aléas dont elle relève quelquefois. Il s'agissait, à l'abord, de remplacer les côtés imparfaits, éventuels, hasardeux, de la Claque simplement humaine et de les perfectionner par l'absolue certitude du pur Mécanisme ; — ensuite, et c'était, ici, la grosse difficulté ! de découvrir (en l'y révélant à coup sûr) dans l'âme publique, le sentiment grâce auquel les manifestations de gloire brute de la Machine se trouveraient épousées, sanctionnées et ratifiées comme moralement valables par l'Esprit même de la Majorité. Là, seulement, était le moyen terme.

Encore un coup, cela semblait impossible. Le baron Bottom n'a point reculé devant ce mot (qui devrait être, une bonne fois, rayé du dictionnaire), et désormais, avec sa Machine, l'auteur n'éprouve plus de mémoire qu'un linot, l'auteur fut-il l'Hébétude en personne et le spectateur fut-il sourd comme un pot, ce sera un véritable triomphe !

Uniquement parler, la Machine, c'est la salle elle-même. Elle y est adaptée. Elle en fait partie constitutive. Elle y est répandue, de telle sorte que toute œuvre, dramatique ou non, devient, en y entrant, un chef-d'œuvre. L'économie d'une salle telle qu'on le conçoit, d'après celles des théâtres actuels, est sensiblement modifiée. Le grand ingénieur traite à forfait, se charge de toutes les avances de transformation et détalage, sur les droits des auteurs, à 10 0/0 de rabais sur la claque ordinaire. (Il y a brevets pris et sociétés en commandite établies à New-York, à Barcelone et à Vienne.)

Le coût de la Machine, pour son adaptation à une salle moyenne, n'est pas très dispendieux ; il n'y a que les premiers frais d'assez importants, l'entretien d'un appareil bien conditionné n'étant pas onéreux. Les détails mécaniques, les moyens employés sont simples comme tout ce qui est vraiment beau. C'est la naïveté du génie. On croit rêver. On n'ose pas comprendre !... On en mord le bout de son index en baissant les yeux avec coquetterie. — Ainsi, les petits amours dorés et roses des balcons, les cariatides des avant-scènes, etc., sont multiples et sculptés, presque partout. C'est des photographes, précisément, orifices de trous à soufflets, qui sont placés sur l'électricité, profèrent tout la *Qua Qua Quo*, soit les Cris, soit la porte, la cabale ! les Rires, les Sanglots, les Bis, les Discussions, Principes, Bruits de tabatières, etc., et tous les Bruits publics perfectionnés. Les Principes, surtout, dit Bottom, sont garantis.

Ici la Machine se complique insensiblement, et la conception devient de plus en plus profonde ; les tuyaux de gaz à lumière sont alternés d'autres tuyaux, ceux des gaz hilarants et d'aryphores. Les balcons sont machinés, à l'intérieur ; ils renferment d'invisibles poings en métal — destinés à réveiller, au besoin, le public — et nantis de boutons et de couronnes. Brusquement, ils jonchent la scène de mythes et de lauriers, avec le nom de l'auteur écrit en lettres d'or. Sous chacun des sièges, fauteuils d'orchestre et de balcon, desor mais adhérents au parquet, est repliée (pour ainsi dire postérieurement) une paire de mains très belles, en bois de chêne, construites d'après les planches de Desbarrolles, sculptées à l'emporte-pièce et recouvertes de gants en double cuir de veau-paille pour compléter l'illusion. Il serait superflu d'en indiquer la fonction, ici. Ces mains sont scrupuleusement modelées sur le faciès même des patrons les plus célèbres, afin que la qualité des applaudissements en soit meilleure. Ainsi, les mains de Napoléon, de Marie-Louise, de madame de Sévigné, de Shakespeare, de du Terrail, de Goethe, de Chapelain et du Dante, décalquées sur les dessins des premiers ouvrages de chiromancie, ont été choisies, de préférence, comme étalons et types généraux à confier au tourneur.

Des bouts de cannes (ners debout et bois de fer), des talons en caoutchouc, bouilli, ferrés de forts clous ; sont, dissimulés dans les pieds mêmes de chaque siège ; mais par des ressorts à boudin, ils sont destinés à frapper, alter-

nativement et rapidement, le plancher, dans les ovations, rappels et trépignements. A la moindre interruption du courant des électro-amants, la secousse mettra tout en branle avec un ensemble tel — que jamais, de mémoire de Claque, on n'aura rien entendu de pareil ; cela coulera d'applaudissements ! Et la Machine est si puissante qu'au besoin elle pourrait faire couler, littéralement, la salle elle-même. L'auteur serait enseveli dans son triomphe, par exemple, dans le capital de Bich après l'assaut de Rayonne et que pleurerait toutes les femmes. C'est un tonnerre, épique, une épiphonée d'acclamations, de cris, de bravos, d'opinions, de *Qua Qua Quo*, de bruits de tout genre, même inquiétants, de spasmes, de convulsions, de trépignements, d'idées et de gloire, éclatant de tous les côtés à la fois, aux passages les plus fastidieux ou les plus beaux de la pièce, sans distinction. Il n'y a plus d'aléas possibles.

Et il se passe alors, ici, le phénomène magnétique indéfinissable qui sanctionne ce tapage et lui donne la valeur absolue ; ce phénomène est la justification de la *Machine à Gloire*, qui, sans lui, serait presque une mystification ! — Le voici : c'est la grande loi, le trait hors ligne, l'éclair éblouissant et génial de l'invention de Bottom.

Rememorons-nous, avant tout, pour bien saisir l'idée de ce génie, que les particuliers n'aiment pas à fronder l'Opinion publique. Le propre de chacune de leurs âmes est d'être convaincue, *quant même*, de cet axiome, dès le berceau : « Cet homme réussit ; donc, en dépit des sots et des envieux, c'est un esprit glorieux et capable. Imitons-le si nous le pouvons, et soyons de son côté, à tout hasard, ne fut-ce que pour n'avoir pas l'air d'un imbécile. »

Voilà le raisonnement caché, n'est-il pas vrai, dans l'atmosphère même dans la salle.

Maintenant, si la Claque enfantine dont nous jouissons suffit, aujourd'hui, pour amener les résultats d'entraînement que nous avons signalés, que sera-ce avec la Machine, étant donné ce sentiment général ? — Le Public, les subsistant déjà, tout en se sachant fort bien la dupe de cette machine humaine, la Claque, les éprouvera, ici, d'autant mieux qu'ils lui seront inspirés, cette fois, par une vraie machine : — l'Esprit du siècle, ne l'oublions pas, est aux machines.

Le spectateur, donc, si froid qu'il puisse être, en attendant ce qui se passe autour de lui, se laisse bien facilement enlever par l'enthousiasme général. C'est la force des choses. Bienôt le voici qui applaudit à tout rompre et de confiance. Il se sent, comme toujours, de l'avis de la Majorité. Et il ferait, alors, plus de bruit que la Machine elle-même, s'il le pouvait, de crainte de *ce faire remarquer*.

De sorte — et voilà la solution du problème — un moyen physique réalisant un but intellectuel — que le succès devient une réalité !... que la Gloire passe véritablement dans la salle ! Et que le côté illusoire de l'Appareil-Bottom disparaît, en se fusionnant, positivement, dans le resplendissement du Vrai !

Si la pièce était d'un simple agota, ou de quelque cuistre tellement baveux que l'audition, même d'une seule scène, en fût impossible, — pour parer à tout aléa les applaudissements ne cesseraient pas de lever à la chute du rideau.

Pas de résistance possible ! Au besoin, des fauteuils seraient ménagés pour les poètes avérés et convaincus de génie, pour les récalcitrants, en un mot, et la Cabale ; en envoyant son digne-celle dans les bras des fauteuils suspects, ferait applaudir de force leurs hachures. L'on dirait : « Il paraît que c'est bien beau quisk' *Enu-mêmes* sont obligés d'applaudir ! »

Inutile d'ajouter que si ceux-là faisaient jamais grâce à l'imtempérvie intervention, — il faut tout prévoir, — de quelques chefs d'Etat malavisés représenter aussi leurs « ouvrages », sans coupures, collaborateurs éclairés ni imitations directrices, — la Machine, par une rétroversion due à l'inépuisable et vraiment providentielle inventive de Bottom, saurait venger les honnêtes gens. C'est-à-dire qu'au lieu de couvrir de gloire, cette fois, elle huerait, brairait, sifflerait, ruerait, coasserait, glapirait et conspuerait tellement la « pièce », qu'il serait impossible d'en distinguer un trait mort ! — Jamais, depuis la fameuse soirée du *Tamhauser* à l'Opéra de Paris, on n'aurait entendu chose pareille. De cette façon, la bannière des personnes bien et surtout de la Bourgeoisie ne serait pas surprise, comme il arrive, hélas ! trop souvent. L'éveil serait donné, tout de suite, — comme jadis, au Capitole, lors de l'attaque des Gaulois. — Vingt Andréides, sortis des ateliers d'Edison, à figures dignes, à sourire discret et entendu, la brochette choisie à la boutonnière, sont d'attachés à la Machine ; en cas d'absence ou d'indisposition de leurs modèles, on les distribuerait dans les loges, avec des attitudes de mépris profond qui donneraient le ton aux spectateurs. Si, par extraordinaire, ces derniers essayaient de se rebeller et de vouloir entendre, les automates criaieraient : « Au feu ! », ce qui enlèverait la situation dans un meurtrier touh-bohu d'étouffement et de clammeurs réelles. La « pièce » ne s'en relèverait pas.

Quant à la Critique, il n'y a pas à s'en préoccuper. Lorsque l'œuvre dramatique serait écrite par des gens recommandables, par des personnes sérieuses et influentes, par des notabilités conséquentes et de poids, la Critique, — à part quelques *paris* insouciables et dont les voix, perdues dans le tumulte, ne feraient qu'en renforcer le vacarme, — se trouverait toute conquise ; elle rivaliserait d'énergie avec l'Appareil-Bottom.

D'ailleurs, les Articles critiques, confédérés à l'avance, sont aussi des dépendances de la Machine ; la rédaction en est simplifiée par un tirage de tous les vieux clichés, rhâblés et renversés à neuf, qui sont lancés par les employés Bottom à l'instar du Moulin-à-pierres des Chinois, nos précurseurs en toute chose du Progrès.

L'Appareil-Bottom réduit, à peu près de la même manière, la besogne de la Critique ; l'épargne ainsi bien des sueurs, bien des fatigues de grammairie élémentaire, bien des cogitations et bien des

phrases vides qu'emporte le vent ! — Les feuilletonistes, amateurs du doux far niente, pourraient traiter avec le Baron à son arrivée. Le secret le plus inviolable est assuré, en cas d'un pueril amour-propre. Il y a à prix fixe, marqué au phifres communs, en tête des articles, c'est tant par mot depuis de trois caractères. Quand l'article est glorieux pour le signataire, la gloire se paye à part.

Comme régularité de lignes, comme *est*, comme logique stricte et comme mécanique filiation d'idées, des articles ont, sur les articles faits à la main, la même et incontestable supériorité que, par exemple, les ouvrages d'une machine à coudre ont sur ceux de l'ancienne aiguille.

Il n'y pas de comparaison ! Ce sont les forces d'un homme, aujourd'hui, devant celles d'une machine !

C'est surtout après la chute du drame d'un grand poète que les bienfaisants effets de ces Articles-Bottom seraient appréciables !

La serait, comme on dit, le coup de grâce à... Comme choix et lessivage des plus décriées, tortueuses, nauséabondes, calomnieuses et baveuses plauditudes gloussées au sortir de l'égoût natal, ces Articles ne laisseraient vraiment plus rien à désirer au public. Ils sont tous prêts ! Ils donnent l'illusion complète.

On croirait, d'une part, lire des articles humains sur les grands hommes vivants, — et, d'autre part, quel fini, dans le vermineux ! Quelle quintessence d'abjection !

Leur apparition sera, certainement, l'un des grands succès de ce siècle. Le Baron en a soumis quelques spécimens à plusieurs de nos plus spirituels critiques : ils en soupiraient et en laissaient tomber la plume d'admiration ! Cela exsudé, à chaque virgule, cette impression de quiétude qui émane, par exemple, de ce mot délicieux, que, — tout en s'éventant négligemment de son mouchoir de dentelles, le marquis de D... directeur de la *Gazette du Roi*, disait à Louis XIV : « Sire, si l'on envoyait un bouillon au grand Corneille qui se meurt ?... »

La chambre générale du Grand-Clavier de la Machine est installée sous l'excavation appelée au théâtre, le *Trou du souffleur*. Là se tient le Préposé ; lequel doit être un homme sûr, d'une honnêteté éprouvée et ayant l'extérieur digne d'un gardien de passage, par exemple. Il a sous la main les interrupteurs et les commutateurs électriques, les régulateurs, les éprouvettes, les clés des tuyaux des gaz proto et bioxyde d'azote, effluves ammoniacaux et autres, les boutons de ressort des leviers, des bielles et des moutilles. Le manomètre marque tant de pression, tant de kilogrammètres d'immortalité. Le compteur additionné et l'Autour-Dramatique paye sa facture, que lui présente quelque jeune beauté, en grand costume de Renommée, et entourée d'une gloire de trompettes. Celle-ci remet alors à l'Autour, en souriant, au nom de la Postérité, et aux auteurs d'un feu de Bengale olive, couleur de l'Espérance, lui remet, disons-nous, à titre d'offrande, un buste ressemblant, garanti, nimé et lauré, le tout en béton aggloméré (Système-Coignet). Tout cela peut se faire à l'avance ! Avant la représentation ! !

Si l'auteur tenait même à ce que sa gloire fût non-seulement présente et future, mais fût même *passée*, le Baron a tout prévu : la Machine peut obtenir des résultats rétroactifs. En effet, des conduits de gaz hilarants, habilement distribués dans les cimetières de premier ordre, doivent, chaque soir, faire sourire, de force, les auteurs dans leurs tombeaux.

Pour ce qui est du côté pratique et immédiat de l'invention, les devis ont été scrupuleusement dressés. Le prix de transformation du Grand-Théâtre, à New-York, en salle sérieuse, n'excède pas quinze mille dollars ; celui de la Haye, le Baron en répondrait moyennant seize mille couronnes ; Moscou et Saint-Petersbourg seraient apes moyennant quarante mille roubles, environ. Les prix, pour les théâtres de Paris, ne sont pas encore fixés, Bottom voulant être sur les lieux pour bien s'en rendre compte.

En somme, on peut affirmer d'avance que l'énigme de la Gloire dramatique moderne, — telle que la conçoivent les Gens de simple bon sens, — vient d'être résolue. Elle est maintenant, à leur portée. Ce Sphinx a trouvé son Edipe.

Comte de Villiers de l'Isle-Adam.

Extrait des *Contes cruels*.

(Calmann Lévy, édit.)

LA VÉNUS DE MILO

Ton marbre en même temps nous dompte et nous Statue impérieuse et serene à la fois ; (rassure, On peut te regarder et l'aimer sans blessure, Et noble est la leçon de tes lèvres sans vols.

Eros, le dieu léger des amours vagabondes, Ne peut être, ô Venus de Milo, ton enfant ; Tu n'es pas la déesse où l'écho des ondes Fit naître un cœur pur, mobile et déviant.

Non, ta forme nous parle un grave et fier langage Qui vibre au fond de nous bien au-delà des sens, Et le philtre sacré que ton beau corps dégage Ne trouble que notre âme et s'y change en essence.

Dans les lignes du marbre où plus rien ne subsiste De l'éphémère éclat des modèles de chair, Le ciseau du sculpteur, incorruptible artiste, En isolant le Beau, nous le rend chaste et clair.

Si tendant à voir que soit la couleur d'un sein rose, C'est dans le contour seul, presque immatériel, Que le souffle divin se révèle et dépose La grâce qui l'exprime et ravit l'âme au ciel !

Nous foulons un sol froid qu'à peine un rayon touche. On marchent tous les corps cruellement vêtus, Où la chair Beauté, menacée et féroce, Meurt pour le regard au nombre des vertus,

Enfants perdus de l'art sur ce sol impronice, Et si le siècle rebelle au pur amour du Beau, Les sculpteurs n'ont point fait le lâche sacrifice De l'espérance idéal aux mœurs du temps nouveau.

Nous leur devons la saine et consolante joie De voir le marbre encore offrir des traits humains. Des contours que la force ou la grâce déploie, Où l'homme s'est lui-même achevé de ses mains.

Quel serait notre ennuï, s'il nous fallait sans cesse Vivre serrés du ciel obstinément vêtus, Sachant bien qu'au-dessus de la nuée épaisse Rayonneront des splendeurs dans l'éther étendu ?

Mais Dieu ne nous a point infligé ce supplice. Si des astres l'hiver nous ravit la clarté, Le brouillard se dissipe et le nuage glisse, Et tout le firmament brille pour nous l'éclair !

Les étoiles sont loin, mais nous sommes sûrs d'elles ; La nue en les couvrant n'est qu'un faux lieu-ciel ; La nue est passagère, elles sont immortelles. Elles luisent pour tous et jamais pour un seul.

De la Beauté terrestre, étoile plus prochaine, Pour les plus chastes cœurs il n'est que point ainsi ! Elle traîne, pudique, une invisible chaîne, Volée, hélas ! toujours comme un astre obscuri,

Où bien la jalousie, en éveï à toute heure, Au regard échauffé vient barrer le chemin, Car il faut en amour que le grand nombre pleure, Que le bonheur d'un seul frustre le genre-humain.

Saluons donc cet art qui, trop haut pour la foule, Abandonne des corps les éléments charnels, Et par du genre humain se garde que le moule, N'en daigne consacrer que les traits éternels !

Car aujourd'hui, malgré les désastres sans nombre, Entassés par la flamme et le fer ennemi, O Venus de Milo, tu sois jeune de l'ombre Ou deux mille ans ta forme et ta pierre ont dormi.

Tu viens régénérer l'aspiration lasse, Guérir des vils sourirs les cœurs que tu sournes ; Tu viens, de tes bras blancs ayant perdu la grâce, Figurer l'idéal qui n'embrasse jamais.

Sully Prudhomme.

Extrait de la *Revue Politique et Littéraire*.

LES CHEVAUX DES ANTIPODES

FANTAISIE

C'est le soir, l'étoilé, dans un petit salon rouge et or, après un dîner d'intimes. Un jardinier envoie, par la porte ouverte, des parfums de fleurs aromées qu'enlacent à leur entrée dans l'appartement, les spirales errantes du léger tabac turc qu'on y fume.

Autour de la table de jeu, la silhouette des whisteurs se découpe sur la leur des bougies casquées de leur abat-jour. Pendant que les cartes circulent, soyons, sur le drap vert où les jetons d'argent tintent avec discrétion, nous causons, la maîtresse de la maison et moi, vis-à-vis l'un de l'autre, enfongés dans les coins d'un sofa.

La dame, une jolie dame, un peu pensive (digestion ? énuif de cœur ? qui le sait, qui le saura jamais !) me raconte languissamment des souvenirs de pension.

— Quand on est, petite, dit-elle, on a des idées bien bizarres. Comprenez-vous que j'aie pu, poussé des crayons en garnissant un, après avoir eu soin de garnir précieusement le bout qui en entrerait un peu de mes cheveux pour commémorer les racines ! Vous ne comprenez pas cela ? Pourtant, plus de cent fois j'ai fait l'essai de ce genre de culture. Il n'a jamais donné de bons résultats, mais peut-être ai-je manqué de patience ?

— Peut-être ! — Et les Antipodes ! — En classe, on nous parlait fréquemment de ces fameux antipodes, qui marchent les pieds diamétralement (c'est l'adverbe, n'est-ce pas, monsieur !) opposés aux nôtres. Cela nous intéressait fort. Nous nous les figurions la tête en bas, comme des mouches, et on se demandait l'une à l'autre comment ils-faisaient pour ne pas perdre leur chapeau à tout moment.

— Le problème restait sans solution ? — Oui. — Cependant on cherchait sans cesse à dégarer cette inconnue. Aussi, à la récréation, il y avait toujours deux ou trois d'entre nous qui, armées d'un bâton, creusaient la terre d'un jardin, grand comme une serviette à thé, qu'on nous apportait pour y faire de l'agronomie.

— Nos pensions, en creusant de la sorte, arrivaient-elles à nos pieds ? — On creusait, on creusait, du bâton et des ongles, à s'en donner des ampoules, et quand on jugeait le travail suffisamment profond, on se précipitait le nez en terre, pour y plonger des regards anxieux.

Il arrivait bien souvent que les pauvres foyousses se relevaient soudain avec épouvante en jetant un cri terrible. Car, au lieu des semelles si ardemment désirées, ce qu'on apercevait trop souvent au fond du trou, c'était un redoutable xer de terre amoureux d'une étoile, peut-être, mais certainement affreux au delà de toute expression avec sa dilatation muette de tube couleur de chair malade.

Cependant, quelquefois aussi, on levait la tête avec précaution, après avoir longuement appliqué l'oreille sur l'orifice du trou, et l'on disait à voix basse à une amie préférée : — « Penche-toi, ma chère. Je crois bien que j'entends le galop des chevaux des Antipodes. »

— L'amie se prosternait à son tour, prêtait toute son ouïe, et répondait gravement : — « Oui ! oui, j'entends aussi ! C'est bien le galop des chevaux des Antipodes ! Ce n'est pas de l'illusion ! » — Tout le temps que je suis restée à la pension, j'ai cru entendre distinctement ce bruit lointain, et cela me confirmait dans l'idée que, si nous n'apercevions pas les Antipodes eux-mêmes, c'est que nous ne croisons pas assez le trou qui nous aurait enfin mises en communication oculaire avec ces êtres mystérieux et, sans doute, charmants !

ami, — les Antipodes ont pris aujourd'hui une figure et une tournure bien autres que celles que nous leur supposions jadis.

Nos Antipodes de maintenant, ce sont peut-être — c'est à vous de le deviner — nos espoirs non exaucés, nos desirs secrets inassouvis, nos vagues amours rêvés.

Et quand vous apercevrez, dans un salon, des femmes qui, l'œil errant dans les nuages intérieurs de leurs pensées, sont distraites, s'isolent de la conversation générale, et, dans l'angle d'un sofa, tendent l'oreille à quelque imperceptible bruit, dites-vous que ces femmes-là croient entendre le galop des chevaux de leurs Antipodes, qu'elles adorent avec une tendresse délicate, inutile chez elles, qu'elles appellent chaste-ment de tous leurs vœux, et qu'elles ne verront jamais.

Ernest d'Hervilly.

L'IDIOT

Le fragment suivant que nous détachons du roman *l'Idiot*, publié récemment par Havard, nous a paru intéressant, par l'accent de sincérité et d'émotion dont il est plein.

« Quel est l'auteur de *l'Idiot* ? qui se cache sous cet étrange pseudonyme de Paria-Korigan, dont le livre est signé ? Nous ne savons, mais il nous semble que quelque chose de féminin se mêle à son livre, par endroits, Paria-Korigan doit être une femme. »

« Au reste, quel que soit l'auteur de *l'Idiot*, il ne voit pas la vie en beau. Ses généreuses émotions ne vont pas sans quelque amertume contre les misères, les injustices, les iniquités sociales.

LE PATIS DE CHAMPAGNE

— Jean-Pierre, prends une corde et mène-le au pâtis ; de vrai ! ne gagne pas le foin qui mange, et prend trop de place en l'écurie, mément il l'empanait. Viens en Champagne, va !

« Ce diable d'Erneste Regontais, le fermier du Mesnil, du bout de son laird sabot heurté brutalement les jambes ankylosées du vieux cheval, dont il venait de prononcer l'arrêt définitif. La pauvre bête fourbue, à bout de forces, fit avec effort un mouvement de recul pour soustraire ses membres raidis à de nouveaux chocs. Son maître le jetait au rebut ; c'était la récompense suprême de quinze années de bon travail, de vides services.

Il y avait une lieue et demie de la ferme du Mesnil au pâtis de Champagne. Le soleil dorait tout, brôlait tout. Nu-pieds, la tête couverte d'un mauvais chapeau de paille, vêtu d'une chemise et d'une culotte de grosse toile rousse, Jean-Pierre marchait nonchalamment, soulevant autour de lui un tourbillon de poussière. C'était un robuste gars de dix-sept ans, fortement charpenté, l'air bestial, quelques légères touffes de poils roux ornaient son menton.

Un essaim de mouches affamées suivait le vieux cheval, le hancelant sans trêve, entrant dans la plaie de son ventre, s'y repaissant avidement, cruellement. Alors, il s'arrêtait, cruellement, s'ébrouait lamentablement, agitait sa maigre queue, impuissante à atteindre et chasser ses parasites endiablés.

« Le jeune gars, sans se préoccuper du supplice de l'animal, tirait la corde avec rudesse et le frappait de sa gaule ; cela dérangeait les mouches, interrompait leur festin ; elles s'envolaient lourdement, demi-perles ; leur proie, un court moment était soulagée ; mais, hardies, acharnées, alléchées, elles revenaient bientôt, s'engouffrant sans crainte dans l'horrible trou.

Tout à coup, le cheval manqua des quatre pieds et roula dans la poussière. — Le vilâ-til pas qui fait sa ré-voussion, au mitan de l'écourie, mément il l'empanait Jean-Pierre, en v'la d'un traocis ; n'pouvait pas attendre d'être rendu dans le pâtis, ce sacré rossard-là !

— Crés-tu que je vais passer ma vie

UNE ÉPHÉMÉRIDE

PAR SEMAINE

Prise de Naples par l'Armée Française (13 février 1806)

En février 1806, les Français entraient dans Naples. Ce n'est point seulement par commémoration de la conquête, que nous rappelons cette éphéméride, mais surtout à cause de l'homme qui fut mêlé à tous les événements de cette guerre napoléonienne...

A. M. M., OFFICIER D'ARTILLERIE

Morano...

Bataille, mes amis! bataille! Je n'ai guère envie de vous la conter. J'aime mieux mieux manger que l'écrire; mais le général Reynier, en descendant de cheval, demande son écriture. On oublie qu'on meurt de faim et voilà tous à griffonner l'histoire d'aujourd'hui; je fais comme eux en enragant.

Figurez-vous, mes chers amis, qui avez là-bas toutes vos aises, bonne chèvre, bon gré et le reste; figurez-vous un pauvre diable non pas mouillé, mais imbibé, pénétré, jus qu'aux os par du bouillon de pluie continueuse; une épouze qui se séchait de huit jours; à cheval dès le grand matin, à jeun, on s'en faut au coucher du soleil; c'est le triste auteur de ces lignes, qui vous touchent, si quelque pitié habite vos cœurs. Buvez et faites bridi-bidi à sa santé, mes bons amis, le ventre à table et le dos au feu. Voici, en peu de mots, nos nouvelles.

Les Zappollains ont voulu comme se battre aujourd'hui; mais cette fantaisie leur a bientôt passé. Ils s'en vont, et nous laissent ici leurs canons, qui ont tué quelques hommes du 1er d'infanterie légère, par la faute d'un bûcher: tu dévines qui c'est. Je t'en dirai des traits quand nous nous reverrons.

N'ayant point d'artillerie (car nos pièces de montagne, c'est une dérision), je fais l'aide de camp les jours comme aujourd'hui, afin de faire quelque chose de métier avec de certains gens. Quand, par exemple, on fait d'abord entendre Reynier au sud, il faut d'abord entendre Reynier à l'autre; être interprète entre deux hommes, c'est un métier qui se fait et se défait, ce n'est pas trop, je l'assure, de toute ma capacité.

On dit avoir tué douze ou quinze cents Napolitains; les autres courent, et nous courrons demain après eux, malgré moi.

Remacle a une grosse mitraille au travers du corps. Il ne s'en moule pas autant qu'il le disait. A l'entendre, tu sais, il se souciait de mourir comme de... mais point du tout, cela le fâche. Il nomme sa mère et son pays.

On pille fort dans la ville, et l'on massacre un peu. Je pillerais aussi, parle bleu, si j'avais qu'il y eût quelque part à manger. J'en reviens toujours là, mais sans aucun espoir. L'écriture continue; ils n'en finiront point. Je ne vois que le major Strotz qui, au moins, pense à faire du feu; s'il réussit, je le plante là.

Je me donne au diable si le général veut cesser d'écrire. Que te marquerais-je encore? J'ai un cheval enragé que mes canonniers ont pris. Il mord et rue à tout venant; grand dommage, car ce serait un joli poulain calabrais, s'il n'était pas si méchant, je veux dire sauvage, ennemi des hommes.

Nous sommes dans une maison pillée; deux caisses nous ont été portées sur l'escalier, je ne sais qui ressemblait assez à un mort. Dans la chambre même, avec nous, une femme violée, à ce qu'elle dit, qui crie, mais qui n'en mourra pas; voilà le cabinet du général Reynier; le feu à la maison voisine, pas un meuble dans celle-ci: pas un morceau de pain? Que mangerons-nous? Cette idée me trouble. Ma foi, écrive qui voudra, je m'en vais aller à Strotz. Adieu!

Paul-Louis Courier.

A L'ÉTRANGER

Sous ce titre seront compris des articles d'une grande diversité, que nous emprunterons aux journaux étrangers eux-mêmes, aux correspondances de l'étranger parues dans des journaux français, et aux revues les plus autorisées. Notre but est de rendre compte, par ces extraits, du mouvement politique et littéraire à l'étranger, et de renseigner nos lecteurs sur les particularités de mœurs, les usages, les menus faits et les personnages marquants des Deux-Mondes.

Autriche-Hongrie

Une facture de bureau. — Il y a quelques jours, le *Magasin de Trieste* a publié une note de frais à la fois étrange et lugubre :

- Il s'agit de la note du bureau Wilhelmbacher, pour l'exécution de Guillaume Oberdan, le 20 décembre 1852.
Voiture, aller au tribunal et retour...
Autre voiture pour aller prendre les dernières instructions...
Autre voiture pour se rendre à la gare de Meidlung...
Billet de chemin de fer, 3e classe, Meidlung-Trieste...
Location de la gare de Trieste à la gare de Meidlung...
Général...
Autre bureau pour l'exécution...
A ses deux aides...
Pour monter le gibet...
Pour usage des engins et outils...
Pour démanteler le gibet...
Entretien du bureau et de ses aides...
Billet de chemin de fer, 3e classe, pour Vienne...
Voiture de la gare à domicile...
Total : flor. 187 60

Le Jockey Club viennois. — Bientôt Vienne n'aura, comme courses, de rivales que Paris et Londres. Le Jockey Club vient de décider qu'à

partir de l'année courante les prix des courses seraient considérablement augmentés, malgré l'élévation de l'année dernière, et que le nombre des courses lui-même serait également accru. Tandis qu'en 1852, le montant des sommes distribuées comme primes était de 100,000 fl. il sera porté, pour les années 1853, 1854, 1855, à 120,000 fl. et pour l'année 1856, à 25,000 fl. selon les recettes réalisées aux courses d'automne.

Canada

Le Carnaval de Glace à Montréal. — Les Canadiens français ont eu cette année un grand Carnaval d'hiver, préparé depuis plusieurs semaines avec un entrain et une habileté qui en assurèrent à l'avance le succès. Avec les 3,330 dollars votés par son Conseil municipal et la souscription prouvée de près de 6,000 dollars, Montréal a fait grandement les choses.

Elle a bâti un immense palais de glace, couvrant 400 pieds carrés de superficie, à l'aide de blocs de 40 pouces de hauteur sur 20 d'épaisseur, coupés à la hache et maniés avec habileté comme la pierre dure taillée, avec la seule différence que l'eau sert de mortier. Le toit est formé de poutres reliées entre elles par des milliers de branches de cèdre sur lesquelles les pompiers ont fait pleuvoir des flots d'eau qui en se congelant ont formé un dôme original d'où pendent des centaines de stalactites de toute forme et de toute dimension.

A chaque angle du bâtiment principal s'élevait une tour de 15 pieds carrés, surmontée d'une flèche haute de 30 pieds, tandis que sur le côté central s'élevait de la tour principale, de 32 pieds carrés à sa base, une flèche de plus de 100 pieds de haut. Voilà certes un monument des plus curieux et qui ne sera pas facilement la proie d'un incendie.

Etats-Unis

Prison Canonnée. — Mardi soir une nombreuse troupe de gens masqués a attaqué la prison de Shawneetown, Illinois, avec l'intention d'enlever et de lyncher un nègre nommé Holmes. Repoussés par les employés de la prison, les assaillants se sont dispersés, mais ils sont revenus une heure après avec un canon, et ils ont menacé de tirer à boulets sur la prison si on ne leur livrait pas le nègre. En réponse à cette sommation, le sheriff a sonné la grosse cloche de la Cour House, les citoyens sont accourus en masse, et après un court échange de coups de pistolets, les canons masqués ont battu en retraite.

Le Pardessus de Pobelisk

— Les commissaires des parcs ont reçu une communication de M. Richard Busted, de Brooklyn, disant que l'obélisque du Central Park doit souffrir considérablement du froid et proposer de le protéger contre les intempéries en le revêtant de toute sa longueur d'un élégant pardessus de verre transparent, taillé dans le genre le plus nouveau et pour l'invention duquel M. Busted a déjà pris un brevet. La proposition a été renvoyée à M. Crimmins. Le maire, par l'entremise de qui elle est parvenue aux commissaires, s'est abstenu de l'accompagner de commentaires.

Les Dangers souterrains

— Un phénomène très curieux s'est produit dernièrement en Pennsylvanie. Tout un quartier d'une grande ville industrielle, la ville de Wilkesbarre, s'est affaissé tout à coup et tout d'une pièce jusqu'à une profondeur de vingt pieds, sans que les habitants en aient éprouvé d'autre mal personnel que de sauter du lit au milieu de la nuit et de s'enfuir épouvantés par les rues, craignant d'être ensevelis sous les décombres de leurs maisons ébranlées.

Le Trésor de Périe

— Nous avons rapporté il y a quelque temps, d'après un journal d'Érie, Pennsylvanie, la découverte d'un trésor qui, dit la légende, avait été caché au pied d'un chêne par le commandant de la garnison française d'un fort du voisinage, lors de l'évacuation du fort, bien des années avant la guerre de l'indépendance. Le *Morning Dispatch*, d'Érie, annonce l'arrivée en cette ville d'un citoyen de Beauport, province de Québec, disant se nommer Édouard de La Marche, qui est allé tout droit dans le bureau du chef de police, lui a lu et interprété, tant bien que mal, l'article du *Gouverneur des États-Unis* relatif à la part en qualité de descendant d'un des officiers qui ont composé la dernière garnison française du fort. Le chef de police a conduit le visiteur, qui a annoncé la détermination de se soumettre sa réclamation au Congrès.

Inde

Il existe au plus profond de l'Inde, dans une province pleine de ruines gigantesques, un rajah qui semble avoir hérité de l'imagination prodigieuse de ses ancêtres. Sa fortune considérable lui permet de réaliser des rêves comme en feraient des héros de romans. Ses précepteurs lui ayant enseigné qu'il y a dans le monde des femmes plus jolies que celles de son pays, il a imaginé de

s'entourer, pour dormir, d'une Grecque, d'une Espagnole, d'une Italienne et d'une Parisienne. Il a désiré aussi un lit d'un luxe et d'une richesse inouïs, pourvu d'un système à musique qui lui permet de bercer sa mélancolie sur les airs européens.

Tout ceci ressemble à une fable, et cependant rien n'est plus vrai. Le lit, commandé par un ami discret à une grande maison d'ébénisterie de Paris, est maintenant terminé. Meuble étrange s'il en fut, avec ses profils indiens, ses turques, ses arabes, ses perses, par-dessus tout d'une facture toute moderne et toute française. C'est un lit palissandre incrusté de larges plaques d'argent émaillées au repoussé et reprises au burin avec des bouquets d'oilets, de roses, d'épis entrelacés. Des armoiries occupent la partie du dossier où s'appuie la tête. Il a été employé pour 18,000 fr. de métal. Le meuble entier coûte 60,000 francs.

Le jeune rajah, fidèle en cela aux traditions de son pays, a voulu qu'on conservât les apparences de la vie aux statues représentant les quatre types de femmes européennes. Leur exécution a été confiée à un sculpteur de beaucoup de talent, M. Coutan. Ces statues, fondues en bronze, ont été peintes dans des tons de chair nuancés selon leur race et pourvues de perruques en cheveux blonds, noirs, roux et châtain. Elles se tiennent à demi-penchées, une main sur la hanche, de l'autre main elles agitent un éventail en plumes blanches ou un émochoir en queue de yak. Leurs yeux sont mobiles.

Pour leur ornement, un bracelet d'or en forme de serpent enroulé autour du poignet tenant l'éventail ou l'émochoir. Le rajah, l'Espagnole porte un peigne d'écaillé dans sa chevelure. Le sommier est en damas bleu clair, en satin uni, brodé de quelques entrelacs. Quand on s'y étend, un ressort fait partir le jeu de musique. Le rajah n'avait pas désigné les airs. On a choisi dans le répertoire de M. Gounod.

Nous ne pouvons garantir l'exactitude de ce récit en ce qui concerne les quatre favorites du rajah; quant au lit, il est parfaitement authentique. C'est un meuble d'une richesse et d'une élégance prodigieuses. — Le Temps.

Russie

L'ensemblement du Volga. — On écrit de Nijni-Novgorod à la *Vozz* que les travaux de déblaiement du Volga commenceront dès le printemps. Cette nouvelle est d'une grande importance pour notre monde économique et commercial.

L'ensemblement progressif du Volga date de loin, et il y a longtemps que les personnes intéressées ont attiré l'attention du gouvernement.

NOUVEAU LITTÉRAIRE

MES LECTURES

Je suis heureux d'offrir en premier à nos lecteurs un extrait de la *Question du Danube* du Prince Georges Bibesco que la librairie Plon va mettre prochainement en vente. Ce livre arrive bien au moment où se réunit la Conférence de Londres. On y trouve une analyse très complète et une fine appréciation de tout ce qui trait au pays roumain depuis 1878, dans les protocoles du Congrès de Berlin, dans ceux des Commissions internationales de 1880-1881, dans l'Acte de médiation de Vienne, dans le protocole de la Commission Européenne au sujet de la proposition du Cabinet de Vienne, amendée par M. Camille Barrère, etc.

Malgré les témoignages de haut intérêt que les grandes Puissances ont données à la Roumanie, avant et pendant le Congrès de Berlin, malgré les travaux consciencieux et remarquables des Commissions européennes de 1878 et 1879, la situation faite à la Roumanie sur le sens droit du Danube n'est pas de celles qui permettent à une nation de prendre possession d'une contrée, sans regret du passé ni crainte de l'avenir.

Il nous a paru intéressant et utile de remonter aux causes de cette situation. Résumer les phases que la question roumaine a traversées jusqu'à ce jour, des préliminaires de paix signés en janvier 1878, à Andriou, entre l'Empire russe et la Sublime Porte; démontrer avec toute la déférence due aux intentions des représentants des grandes Puissances, et à l'homme éminent qui a présidé à leurs débats, la détermination de notre frontière sens droit du Danube, ce qui concerne la Roumanie; prouver que le résultat final ne répond ni à l'esprit ni à la lettre du traité de 1878, ni aux décisions rendues par les Commissions européennes, parce que le Congrès a cru devoir résoudre l'important problème de la délimitation de la frontière roumaine sans tenir compte d'une donnée essentielle; enfin indiquer quelle devrait être cette frontière pour que la Roumanie ait la défiance et conserve la Dobroudja, tel est le but de ce travail.

Les grandes puissances seront elles frappées de la justesse des considérations qui vont suivre, et reviendront-elles sur leur décision, à l'heure, peut-être prochaine, d'un nouveau règlement des questions d'Orient? Nous le souhaitons ardemment.

Si notre espoir se réalise, ce ne sera pas seulement pour une étude théorique que nous aurons fait la reconnaissance de notre frontière sens droit de Silistrie, de la place de Silistrie et de ses positions dominantes et redoutables; que nous aurons consulté les documents diplomatiques relatifs à cette intéressante question nationale, et qu'enfin nous nous serons décidés à publier ces quelques pages dès aujourd'hui, en prévision de l'avenir.

Nous aurions voulu, à la suite de ce travail, résumer les documents diplomatiques les plus importants de notre histoire depuis 1774, dans le but de mettre le lecteur à même de rattacher le présent au passé, de se rendre un compte plus exact des événements actuels, de sonder l'avenir avec plus de certitude et de suivre, dans cette période de cent ans, — de la vassalité à l'indépendance. Mais nous avons craint de détourner l'attention de la question principale: la frontière roumaine au delà du Danube, et nous avons préféré retarder cette publication, dont le point de départ sera le traité de Râdovitz, 1774. Cette

époque est en effet pour le pays roumain l'aurore de sa résurrection, comme le Traité de Berlin en est l'avènement, en pleine lumière, parmi les États civilisés du monde.

On n'a pas oublié l'impression que produisit dans la *Nouvelle Revue* la *Patrie* d'Odessa, de Jean Rolland. Ce roman a retrouvé, en volume, le succès qui l'avait accueilli lors de la première publication. Au reste, je laisse la parole à mon distingué confrère, M. Hippolyte Fournier, qui a publié dans la *Patrie* une excellente appréciation du romancier et de son œuvre:

Au mois d'août dernier, la *Nouvelle Revue* publiait une œuvre qui fit sensation: c'était la *Patrie* d'Odessa, de Jean Rolland. Ce roman a retrouvé, en volume, le succès qui l'avait accueilli lors de la première publication.

C'est à lui aussi que vous devez la faveur d'être romancier et de vous adonner à la littérature. C'est à lui aussi que vous devez la faveur d'être romancier et de vous adonner à la littérature. C'est à lui aussi que vous devez la faveur d'être romancier et de vous adonner à la littérature.

Car, enfin, il faut bien le dire, malgré une très belle réussite obtenue précédemment, à la *Revue des Deux-Mondes*, avec *Mon grand-père* *Voltaire*, l'autre nouvelle du livre, Jean Rolland était inconnu du public, lorsque Madame Adam, avec son flair d'artiste, lui demanda un ouvrage spécialement écrit pour elle.

Obéissant à un sentiment de réserve inexplicable, on avait cru devoir, à la *Revue des Deux-Mondes*, remplacer la signature du débutant par des astérisques, et personne n'ignore que beaucoup de talent et trop d'astérisques n'aident que médiocrement à répandre la réputation d'un écrivain.

La justice rendue à Jean Rolland par les lecteurs de la *Nouvelle Revue* l'ayant remis à son plan, peu important aujourd'hui les astérisques de notre époque, on les romains pullulèrent au point de faire croire qu'ils se produisaient partout où ils ne s'écrivent, ce n'est rien qu'un livre nouveau, mais un talent nouveau qui surgit, c'est autre chose.

Qui dit talent dit influence, car, quoi que puisse arguer le clan des « rades », toute supériorité, que ce soit pour faire le bien ou pour faire le mal, s'impose à un moment donné. Le roman qui s'adresse à l'imagination est fréquemment, certes, un corrupteur par excellence, mais il peut être également un adroit infiltrateur de nobles sentiments, et si l'on veut prendre les choses de moins haut, il est toujours, sinon un bienfait, un réconfort, un relief des meurs et du courant des idées du jour.

Dans l'histoire de la littérature, qu'il ne faut pas confondre, selon la savante explication de M. Nisard, avec l'histoire littéraire en général, les œuvres fantaisistes ont une place marquée lorsque, par leur originalité, leur valeur, leurs tendances, elles insistent sur un caractère, un progrès, une conquête de l'esprit humain, un perfectionnement ou simplement un enrichissement de l'art d'écrire. Tel petit livre aujourd'hui seulement pris par les lettrés érudits, en apprend plus qu'une grosse histoire sur les besoins intellectuels réels ou fictifs des sociétés, lorsqu'il est bien écrit, et lorsqu'il, par son art, veut donner la peine d'y faire attention, la transformation de certains mots, la tournure archaïque ou nouvelle de certaines phrases, le penchant évident des écrivains vers certaines écoles.

Le Général de M. Vast-Ricouard (Ollendorff éditeur) est une histoire brutale et tragique, mais assez platement contée. M. Vast-Ricouard a lu l'*Assommoir*, et le roman de M. Zola l'obsède ainsi qu'on peut s'en convaincre par la citation que voici:

A quinze ans, Renée était déjà femme. On la remarquait dans les rues, avec ses deux grands yeux noirs cerclés de bistre, avec ses cheveux qui on édit passés à l'encre de Chine, avec ses petites oreilles bien découppées, ses joues piquées de fossettes, son nez droit et court, sa gorge, déjà provocante, surmontant sa taille fine, et ses bras, admirablement ronds et potelés, terminés par des mains d'enfant.

Chaque matin, quand elle descendait à pied des Baignoilles elle avait toujours deux ou trois jeunes gens à ses cotillons, employés, rentiers ou commerçants. Les plus entreprenants la prenaient presque au sortir de la maison de ses parents, dans l'avenue de Clichy, et la lui quittaient que quand elle arrivait chez sa Patronne, madame Génin, une courtisane de la rue Noyau-des-Petits-Champs. Combien d'autres la guettaient au passage, sur son parcours!

Renée marchait toujours droit son chemin. Elle connaissait, pour ce qui se l'être étendu à adresser, tous les ohésés à l'aide desquels un jeune homme, en quête de bonne fortune, accoste les femmes et les hommes de la première fois.

Elle avait réponse à toutes les questions. Quand on lui demandait où elle allait, elle répliquait invariablement qu'elle se rendait à son ouvrage. Si on lui faisait observer qu'elle marchait seule, elle donnait pour raison qu'elle était pressée.

Aux compliments, souvent très sangrants, dont on l'accablait à tort et à travers, elle objectait que, si on la connaissait mieux, on ne lui ferait pas l'honneur de tant de qualités. Enfin, aux propos grossiers ou familiers que quelques-uns se permettaient à son égard, dans les rues désertes, ou à la tombée de la nuit, elle ripostait par des soufflets.

Les *Souvenirs du Far-West*, par le baron Arnold de Wœlmont (Plon éditeur), font passer sous les yeux des lecteurs des personnages et des pays intéressants. M. de Wœlmont a suivi dans son voyage à travers le *Far-West*, un itinéraire à peu près pareil à celui du baron de Hübner, et l'on peut contrôler l'un par l'autre les récits des deux voyageurs. La description que fait M. Arnold de Wœlmont des *prairie-cars* du train éclair m'a paru curieuse et j'ai plaisir à la citer:

La première fois qu'on entre dans un de ces caravansérails roulants, on reste un moment stupéfait devant l'élégance recherchée du mobilier. Tout reuit, flambé et miroite comme une coque de mariage. On dirait que la clientèle se compose de princes. Et les fabricants n'ont pas tort, puisqu'ils s'adressent à « peuple souverain ». En saigne économie politique, toutes choses étant égales d'ailleurs, — devant le dieu Dollar, — il faut ne peut que répondre à la demande.

point le contrôle des billets pendant les heures de sommeil. Enfin, chaque voiture a son nègre, le portier, qui est jour et nuit aux ordres des voyageurs. C'est à lui qu'on prend vos bagages chaque matin sous le prétexte que vous avez oublié une nouvelle couche de crêpe, d'un brillant d'un gilet, d'un velouté à satisfaire l'homme le plus pointilleux sur ce chapitre premier de l'élégance masculine en Amérique.

C'est à lui aussi que vous devez la faveur d'être romancier et de vous adonner à la littérature. C'est à lui aussi que vous devez la faveur d'être romancier et de vous adonner à la littérature. C'est à lui aussi que vous devez la faveur d'être romancier et de vous adonner à la littérature.

Que de choses dans ce petit espace où votre existence est maintenant confinée pour cent soixante-huit heures! Et que de compartiments tout différents, ceux des hommes et ceux des dames!

Que de choses dans ce petit espace où votre existence est maintenant confinée pour cent soixante-huit heures! Et que de compartiments tout différents, ceux des hommes et ceux des dames! Que de choses dans ce petit espace où votre existence est maintenant confinée pour cent soixante-huit heures! Et que de compartiments tout différents, ceux des hommes et ceux des dames!

M. Gilbert Augustin Thierry publie dans son feuilleton dramatique un intéressant portrait de M. Théodore de Banville. J'en extrais la page que voici:

Tous, vous connaissez, lecteurs, ces vers magnifiques dans lesquels le grand poète Lucrèce jette le superbe de son déclin sur les hommes que ronger et dévore l'ambition politique: « O misérables cours de ces hommes, âmes aveugles, dans quels ténébres et dans quelles angoisses condamnent-ils leur vie, cette vie ombre d'un instant! »

Qu'il importe, en effet, au poète que Marius ou Sylla s'arrogent les moqueries d'Italie pantelante, que le patricien veuille à l'italienne la plébe, et que la plébe égorgé le patricien, que le forum disparaisse sous les cadavres, et que la Cloaque de la Ville déborde par la crue de sang humain qu'il fait couler la Paix Romaine — puisque lui, dans les sublimités divines, au-dessus des orages, il habite ces temples aériens — si haut placés que les rampes de la terre ne montent même pas jusqu'à eux...

Elle bien! souvent, en écoutant M. de Banville, les vers de Lucrèce me sont revenus à la mémoire. Lui aussi, dans les cimes élevées où règne la Muse, il a trouvé le « temple aérien » où il se refuse d'entendre les bruits du monde qui rampent sur terre. Depuis quarante années, qu'il en a vu couler de ces choses proclamées immuables, s'abîmer dans l'oubli de ces renommées politiques éternelles, s'effondrer l'un sur l'autre ministres, de rois ou d'empereurs — sans qu'un seul jour la sérénité de son âme de poète ait été troublée par les bruits du monde qui rampent sur terre. Depuis quarante années, qu'il en a vu couler de ces choses proclamées immuables, s'abîmer dans l'oubli de ces renommées politiques éternelles, s'effondrer l'un sur l'autre ministres, de rois ou d'empereurs — sans qu'un seul jour la sérénité de son âme de poète ait été troublée par les bruits du monde qui rampent sur terre.

Et l'instant, le long du chemin Où des fous m'en ont fait un crime, J'ai tenu bien haut dans ma main Le glaive éblouissant de la rime.

Sans repos, je me suis vuivod Au destin d'embraser les âmes: Peut-être ai-je encore secouru Trop peu de rayons et de flammes.

Et pourtant, qui, de nos jours, sauf le grand maître Victor Hugo, second jamais flammes plus rayonnantes? Poète déjà presque célèbre à dix-huit ans, M. Théodore de Banville n'a cessé, depuis lors, d'enrichir de fins joyaux l'écrin qui lui vient légué par la postérité, pour que la grande oubliée ne puisse jamais oublier son nom: les *Comédies*, les *Satires*, les *Odes*, les *Ballades joyeuses*, les *Princeses*, — adorables recueils de toutes pièces; le *Deau Lézarde*, le *Conte du Roi*, *Diane au bois*, les *Fourberies de Nérine*, *Gringoire*, *Dédamant*, — charmantes fantaisies dramatiques; les *Odes lyriques*, cette étonnante satire du sot et du bourgeois; et, depuis surtout, et dominant l'œuvre entière, les poèmes de la *Légende des Sirenes* dans son envolée vers le sublime: les *Épîtres*.

M. Louis-Joseph Janvier a publié récemment chez Marpon et Flammarion un intéressant volume intitulé: *Régime d'Haïti*. L'auteur, s'il n'a guère inventé, a du moins beaucoup recueilli, et son volume est plein de citations, comme les *Essais* de Montaigne. J'extrait du livre de M. Janvier un passage qui est tout personnel et fort chaleureux:

Quelques superficiels reprochent aux noirs de la plaine, en industrie, dans les sciences, dans les lettres et dans les arts. D'abord, c'est pas vrai. Aux États-Unis nombre de noirs sont inventeurs. Ils ont inventé aussi en sentimentalité et en industrie. Et tous les jours, à mesure qu'on découvre la plaine, on découvre de nouveaux champs de sang et de la courbe de chaînes, on s'aperçoit que les nègres d'Afrique sont moins mécontents et moins cruels qu'on ne l'avait cru autrefois.

Ce n'est pas sans émotion, c'est avec des larmes dans les yeux que j'ai entendu, dans la grande salle de la Sorbonne, M. de Serpa-Pinto et plus tard Savaryn de Brazza venir dire devant la Société de Géographie de Paris combien les noirs d'Afrique sont accueillants, doux, nullement féroces, et combien ils savent se débattre, même au péril de leur vie, pour ceux qui les aiment. Et puis, est-ce bien aux Européens, qui pendant des siècles, et dans un but cupide et égoïste et sordide, ont systématiquement nié l'intelligence chez le noir et lui ont tenu le cerveau fermé, est-ce bien à eux de venir nous dire un crime de notre ignorance?

génie et ce génie ne peut apparaître et prend tout son essor que dans les sociétés vieilles ou, s'il est né dans un milieu arriéré, il pourra se développer surtout quand il aura vécu dans un milieu social avancé: tel un arbre qui, sur un rocher, aurait poussé chétif et rabougri, mais qui, transplanté sur un sol arable ou bien fertile, poussera avec rapidité et deviendra un des rois de la forêt.

Un poète, par exemple, est un individu subtil, compliqué, fin et violent, profond, hautain, impérieux et caressant, un pasteur des peuples qui est le produit d'une espèce d'efforescence de un à deux millions d'hommes et qui s'élève de un à deux millions de la même nation pour noter la psychologie de son pays, de son époque, de sa génération.

J'extrais le passage qui suit d'un article fort bien pensé de M. Fernand Calmettes, sur l'école des Beaux-Arts:

Il ne faut donc pas que l'école des Beaux-Arts prétende faire de son école, mais simplement susciter des talents modestes. De plus elle est destinée à former principalement des artistes, elle n'en doit pas moins accueillir tous ceux qui, par intérêt professionnel ou par sentiment intime, ont besoin d'acquiescer cette sûreté de vision, ce sens de la forme et de la lumière, toutes ces facultés nouvelles que donne l'étude de l'art.

On sent l'éducation du peintre dans le style si riche en images de Théophile Gautier. Quelques années de jeunesse passées dans l'atelier de Charlet, ont admirablement préparé Jules Claretie à la pratique de l'archéologie. Nos vieux maîtres en critique d'art ont, pour la plupart, mané la pâte, et ce que j'entends reprocher presque chaque jour à nos faiseurs de critique moderne, c'est qu'ils ne savent rien du métier dont ils se font les souverains juges.

Je lisais récemment un livre dans lequel M. Henry Houssier a réuni plusieurs des articles, déjà publiés dans l'*École des Beaux-Arts*, et l'on peut dire que, sans cette critique est l'une des plus autorisées et des mieux consacrées. Eh bien! l'incompétence du Juge y est manifeste; il ne sait point apprécier un morceau à sa valeur, et ne craint pas d'écrire, par exemple, que la toile d'une large et puissante facture, qu'elle est peinte « d'un pinceau chétif ».

C'est à l'école qu'il faut renvoyer tous ces parleurs inhabiles, et, certes, ce sera déjà un grand service rendu à l'art, que d'avoir instruit ceux qui font partie de notre École des Beaux-Arts une institution limitée, nous souhaitons qu'elle s'ouvre à tous ceux qui viennent lui demander des études sérieuses.

Ces études doivent être aussi complètes que possible. L'école sera un centre où les esprits les plus différents rencontreront l'instruction qui leur conviendra. On pourra, si le budget s'y prête, établir autant de leçons orales que de science à propager; mais chaque élève sera tenu de les entendre qu'importe qu'elles répondront à son but et à ses aspirations.

Le nouveau roman d'Edouard Cadol, *Mademoiselle ma Mère*, vient de paraître chez Dentu. C'est un ouvrage extrêmement intéressant par la nature particulière du sujet, la nouveauté des aperçus, l'importance du but, aussi bien que par la force des situations dramatiques, pleines d'émotion, et l'observation du monde parisien, qui offre les révélations les plus piquantes. L'action rapidement et brillamment conduite, la peinture des caractères et l'étude des mœurs, traitées avec cette touche incisive et légère qui est la qualité maîtresse du talent de l'auteur, rendent la lecture de cet ouvrage non seulement très attachante et agréable, c'est, à coup sûr, pour Edouard Cadol, un nouveau et grand succès.

La librairie E. Plon et C^o vient d'édition un nouvel ouvrage d'André Gérard: *Enfers et contre tout*, qui aura certainement un très grand succès de lecture. C'est, sous la forme d'un roman très attrayant, l'analyse d'une situation plus complexe qu'on ne croit, surtout dans le grand monde: la situation d'une jeune femme que les convenances et les intérêts retiennent à un mariage qui n'est pour elle qu'un long martyre. Heureusement que l'auteur a encaissé son touchant récit dans un prologue ravissant comme un idylle, et un épilogue radieux comme l'aurore d'un beau jour. Entre ces contrastes du commencement et de la fin, la note sombre se développe, mais ne laisse aucune impression décevante, et c'est là une qualité que plus d'un lecteur saura apprécier.

La librairie E. Plon et C^o vient de publier un volume de poésies intitulé *Excelsior*, composé par M. Jules Nollé de Noduz, l'auteur de cette mordante satire des *Petits Créés*, qui fit tant de bruit sous l'Empire, et dont la spirituelle comtesse Dash, amie de l'auteur, avait accueilli la dédicace. Le recueil de M. Nollé de Noduz nous en donne par des régions explorées du Paradis: il contient (entre des fables, odes, satires, contes, etc.) une épître sur le *Duel appliqué* à faire sensation. On retrouvera dans *Excelsior* la satire des *Petits Créés*.

La librairie Fischbacher vient de mettre en vente une seconde édition, revue, corrigée et augmentée, d'un ouvrage qui obtint, en 1875, quand il parut pour la première fois, un très grand succès et contribua pour la grande part à la diffusion de portraits authentiques des reproductions par voie de fac-similé.

Les *Grands Poètes français*, notices littéraires, biographiques et bibliographiques, choix de morceaux, par Alphonse Pages, avec portraits authentiques et fac-similés, fac-similés des éditions originales, photographiquement reproduites, volume grand in-8, qui comprend l'un des livres d'étrennes les plus recherchés au prochain jour de l'année.

Sous ce titre: *Marthe de Thiennes*, un roman nouveau de l'auteur d'*Expédition*, signé du pseudonyme énigmatique de Forsan, paraît chez l'éditeur Calmann Lévy. On y retrouve cette délicatesse de sentiments, cette distinction de style, cette sobriété et cette vérité du récit qu'on a tant remarquées dans la première édition de *Marthe de Thiennes*, et le succès de *Marthe de Thiennes*, sous forme de roman, sera pas inférieur à celui qu'il obtient par la publication de ce délicieux roman de la *Route des Deux-Mondes*.

En même temps que la cinquième édition de l'*Inceste* d'Odysse Barot, les éditeurs Rouveyre et Blot mettent en vente aujourd'hui un nouveau roman du même auteur: *Madame la Présidente*, qui obtiendra pas moins de succès que ses œuvres précédentes. *Madame la Présidente* sera bientôt dans toutes les mains. Jamais Odysse Barot n'avait déployé un pareil degré et dans un récit plus éloquent les qualités d'observation, d'analyse et de style qui l'ont placé depuis longtemps au premier rang des romanciers français.

LE GAULOIS

Prix des Abonnements...

	PARIS	DÉPARTEMENTS	ÉTRANGER
UN MOIS.....	5 fr.	6 fr.	7 fr.
TROIS MOIS.....	13 » 50	16 »	18 »
SIX MOIS.....	27 »	32 »	36 »
UN AN.....	54 »	64 »	72 »

Les frais de poste en plus pour les pays ne faisant pas partie de l'Union postale.

PRINCIPAUX COLLABORATEURS du GAULOIS

Directeur : **ARTHUR MEYER**

Rédacteur en Chef : **H. DE PÈNE**

POLIQUE

MM. H. DE PÈNE.
LOUIS TESTE.
HENRI DES HOUS.

CHRONIQUES ET CONTES

MM. CAPUS.
CH. BUET.
ALBERT DELPIE.
ROBERT ETIENNE.
FOURCAUD.
JEAN DE NOVES.
GUY DE MAURASANT.
OCT. MIRBEAU.
HERVIEU.
ARMAND DE PONTMARTIN.
POPINOT.

ARTICLES DE GENRE RÉVÉLATION — MYSTÈRES

MM. SILENCE.
MINORA.
JEAN DAVID.

FANTASIES

MM. PAUL FERRIER.
CLAVAROCHE.
DUPUIS ET COTONET.

BLOC-NOTES PARISIENS

Les Bloc-Notes-Parisiens, une des innovations du *Gaulois*, sont signés « *Tout-Paris*. » Sous ce pseudonyme se cachent des écrivains connus et aimés du public parisien et des gens du monde.

GAZETTE PARLEMENTAIRE

MM. HENRI CONSEIL.
LORIN.
L. DESMOULIN.

ECHOS — INFORMATIONS REPORTAGE

MM. DOMINO.
MERMEIX.
LOUIS LAMBERT.
LAFARE.
SERPEILLE.
TREFEU.
LEBOURG.
SOURDES.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE ET BEAUX-ARTS

M. ROBERT-ETIENNE.

THÉÂTRE — BEAUX-ARTS SOIRÉE PARISIENNE

MM. H. DE PÈNE.
FOURCAUD.
P. DECOURCELLES.
MAURICE ORDONNEAU.

SPORT

M. ROBERT DE LIZY.

BOURSE

M. HENRI PRIVAT.

CARNET DE L'AMATEUR

M. BLOCHE.

LE GAULOIS

PUBLIE TOUTS LES SAMEDIS

UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

De quatre pages et de même format que le numéro du Jour

Ce Supplément est donné gratuitement à tous les abonnés et acheteurs au Numéro

ABONNEMENTS SPÉCIAUX AU SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE, TROIS MOIS : 2 FR. 50; SIX MOIS, 5 FR.; UN AN, 10 FR.

Le *Gaulois* met pour les premières représentations un certain nombre de places à la disposition de ses abonnés. Il leur suffit, pour avoir droit à cette prime, de se faire inscrire au bureau du journal, au plus tard, la veille de la première représentation à laquelle ils veulent assister.

TOME XIV

PRIX : 12 FRANCS

LA COLLECTION COMPLÈTE

168 francs.

Rue Auber, 3, CALMANN LÉVY, Éditeur, Paris.

LES GRANDES USINES

Par TURGAN

Histoire et description des principaux établissements industriels en France et à l'étranger.

LE VOLUME XIV

CONTIENT LA DESCRIPTION DE L'EXPOSITION

D'ÉLECTRICITÉ

RÉDACTION ET CONSULTATIONS

Bur, de la Michodière, 8.

HYGIÈNE DE LA TÊTE
LOTION H. BOREL
VÉGÉTALE, SANS ALCOOL.
LA SEULE ORDONNÉE PAR LES MÉDECINS.
arrête immédiatement la chute des cheveux, guérit les pellicules, les démangeaisons; prévient les calvities (maux de tête, Repousse certaine).
FLS FR. MAND-POSTE, C.F.R. — 12, RUE LAFFITTE, PARIS

BRONCHITES - TOUX
CATARRHE PULMONAIRE
FOURNAIRES
RHUMES et FAIBLESSE de la VOIX
CURSION RAPIDE PAR LES
Gouttes Livoniennes
à la Crésote, Goudron et Baume de Tolu
3 FR. LE FLACON DANS TOUTES PHARMACIES
Dépôt principal : 468, rue St-Antoine, Paris.

10 ANNÉES DE SUCCÈS
BEAUTÉ ET HYGIÈNE DU VISAGE
PAR L'EMPLOI DU
Cold-Cream liquide
DE H. BOREL
adoucit; donne beauté et fraîcheur; dissipe boutons et rides; soulage irritations causées par le froid ou le vent; fait disparaître gerçures des mains et des lèvres. — Ne pousse pas et ne graisse pas; s'emploie avec toutes les poudres. — Résultat parfait et immédiat.
FL. 10 FR. MAND-POSTE, 11 FR. — 12, R. LAFFITTE, PARIS

ENGELURES
enlevées radicalement par le
BAUME SIBÉRIEN
H. BOREL, 12, RUE LAFFITTE, PARIS
Flacon : 2 fr. — Mandat-poste : 2 fr. 50 franco

NEURALGIES
MALADIES NERVEUSES, MIGRAINES,
MAUX DE DENTS
GUÉRISON INSTANTANÉE
A LA NEURINE, PAR L.
5^e PR. EN FLACON DANS TOUTES PHARMACIES
Dépôt principal : 165, rue Saint-Antoine, Paris.

8 AU GRAND COLBERT, 2, rue Vienne

CONFECTIONS POUR DAMES

Spécialité Redingotes façon tailleur de 40 fr. à 25 fr. 20, 000 Visites drap garnies peluchées de 60 fr. à 30 fr. Vêtements de soirée brochés marabout de 20 fr. à 110 fr. Vêtements pluie de voyage de 25 à 30 francs.

OFFRES ET DEMANDES D'EMPLOI

M. SAVIGNY, notaire à Sedan (Ardennes), demande un principal clerc; appointements 3,000 fr.

M. NASSE, notaire à Argueil (Seine-Inférieure), demande de suite un principal clerc capable.

M. TOURTILLE, notaire à Neuilly-en-Thelle (Oise), demande de suite un second clerc capable.

M. DBHERPE, notaire à Colombes (Seine), demande un 3^e clerc sachant faire les actes courants et inventaires; appointements 75 fr. par mois; logement.

On demande un jeune homme de 17 à 18 ans, servant bien. S'adresser au *Continent*, Europe, 28, rue St-Georges.

On demande, place du Marché-St-Honoré, 18, un jeune homme, de préférence au courant de la publicité et un petit clerc écrivant bien.

On demande de bons courtiers pour bière d'Allemagne de première qualité. Conditions excellentes. Fixe et remise ou à la commission.

Inutile de se présenter si l'on n'a pas encore travaillé pour l'article. Ecrire R. T. poste restante, rue d'Enghien.

Cause d'extension. — On demande un bon employé intéressé pour vieux et honorable cabinet d'affaires. Position de 4,000 fr. Apport garanti. *Office des Halles*, 23, rue des Halles; 2 à 5 heures.

Avec 10,000 fr. Position de 400 fr. par mois au minimum; comme employé intéressé. Ecrire R. T. poste restante, boulevard Beaumarchais.

Pour postes de confiance, régisseur, gardien, gérant, dépositaire, contrôleur, surveillant, caissier, inspecteurs, concierges, etc. S'ad. à M. Le Brun, 45, rue Notre-Dame-de-Lorette.

On demande de bons écrivains. S'ad. au *facteur du commerce*, 4, rue du Bouloi, au 2^e, à gauche dans la cour.

On demande, comme gérant, l'homme et la femme pour gérer un établissement de marchand de vins limonadier. Il faut un cautionnement de 1,000 fr. S'ad. à M. Lezeux, rue du Ferrage, 18, de 11 à 2 h.

On demande des courtiers à la commission; pour le charbon de bois, visitant les épiciers ou ayant clientèle bourgeois. S'adresser de 6 à 7 heures, 13, rue de l'Écolier.

Une personne seule, d'un certain âge, bonne position de 6,000 fr. par an, demande une maison de 30 à 50 ans, sachant faire un peu de cuisine, pour vivre sur pied d'égalité. Convientrait à une dame qui aurait un petit avoir. Ecrire poste restante, rue d'Enghien, X. C.

On demande des courtiers visitant régulièrement les restaurants, hôtels et épiciers. Appointements fixes pour ceux ayant clientèle et fortes remises, article de consommation. S'ad. de 1 à 3 heures, rue Marigny, n° 11 (aubourg Saint-Martin).

On demande 2 employés sans connaissances spéciales; 200 fr. par mois, 1 gérant de recettes, 225 fr. S'ad. à M. Pomte, 15, rue du Roule.

Un producteur offre 300 fr. par mois à personne disposant de 2,000 fr. qu'on garantirait pour augmenter son exploitation en activité (laines dépoilées, gros), ressources exceptionnelles et encaisser ses ventes à la criée. M. Zoinot, de midi à 6 heures, 1; rue Pierre-Lescot.

Vins pressés, on demande des représentants sérieux pour une ancienne et première maison de Bordeaux, pour visiter Paris et les environs, fixe et remises. Ecrire à C. J. 5, rue Neuve-des-Boulets, Paris.

On demande dame pour les écritures, 5 heures par jour. Pressé. S'ad. à Mme Berge, 14, rue de Paradis.

Créance de café. — On demande une personne (préférentiellement un ménage), très au courant de la partie, pour gérer un café-restaurant, clientèle de voyageurs et commerçants. L'établissement fait 300 fr. de recettes par jour. Garantie exigée 15 à 18,000 fr. S'ad. à MM. Ravenel et Bèlhercy, 14, boulevard Montmartre.

On demande des courtiers à l'*Office de publicité et de commission de l'imprimerie Lahure*, 9, rue de Fleury, M. Mendel, de 9 h. à midi.

Employé pour écriture et courses et demande de suite. Appointements, 150 fr. par mois. Travail 6 heures par jour. Garantie espérée exigée 1,000 fr. déposés en banque. S'ad. de 2 à 5 heures à M. Précost, 44, rue St-Paul.

Employé d'administration marié (28 ans), ex-sous-officier comptable, disposant de ses soirées, désire écritures à faire chez lui, comptabilité ou autre occupation. Ecrire V. W. 49, rue Madame, à Paris.

Une demoiselle de bonne éducation et d'une instruction soignée, demande un emploi, soit comme caissière, soit comme vendeuse; meilleures références. S'ad. à Mme L. Lambert, 1; boulevard Clichy, Paris.

Un homme de couleur, âgé de 26 ans, parlant anglais, allemand et français, écrivant bien dans des hôtels en Allemagne, désire entrer au service d'une famille à Paris, en province ou pour voyager. Bonnes références. S'ad. à M. Michel, rue de Rivoli, 342, à Paris.

Jeune ménage, mari employé d'administration, demande grâce; dépôt articles de luxe. Références de premier ordre. *Mourace*; poste restante place du Théâtre-Français.

M. ditino, âgé de 40 ans, taille et années, concierge, demande une bonne loge. Bons certifi-

caux et références. S'ad. rue de la Harpe, 12, près la gare Montparnasse.

Un ménage de la province sans enfants, habitant Paris depuis un an, désire se placer dans une maison bourgeoise comme garde de propriétés ou concierge. L'on peut fournir la référence des dévoués. S'ad. A. J., boulevard Menilmontant, 47.

Louis L., 33 ans, garçon de salle, et d'hôtel, parlant plusieurs langues, désire se placer; références.

Un jeune homme, 18 ans, très consciencieux, désire se placer employé dans un magasin ou de commerce. Références. S'ad. au 2^e, rue de la Verrerie, 55.